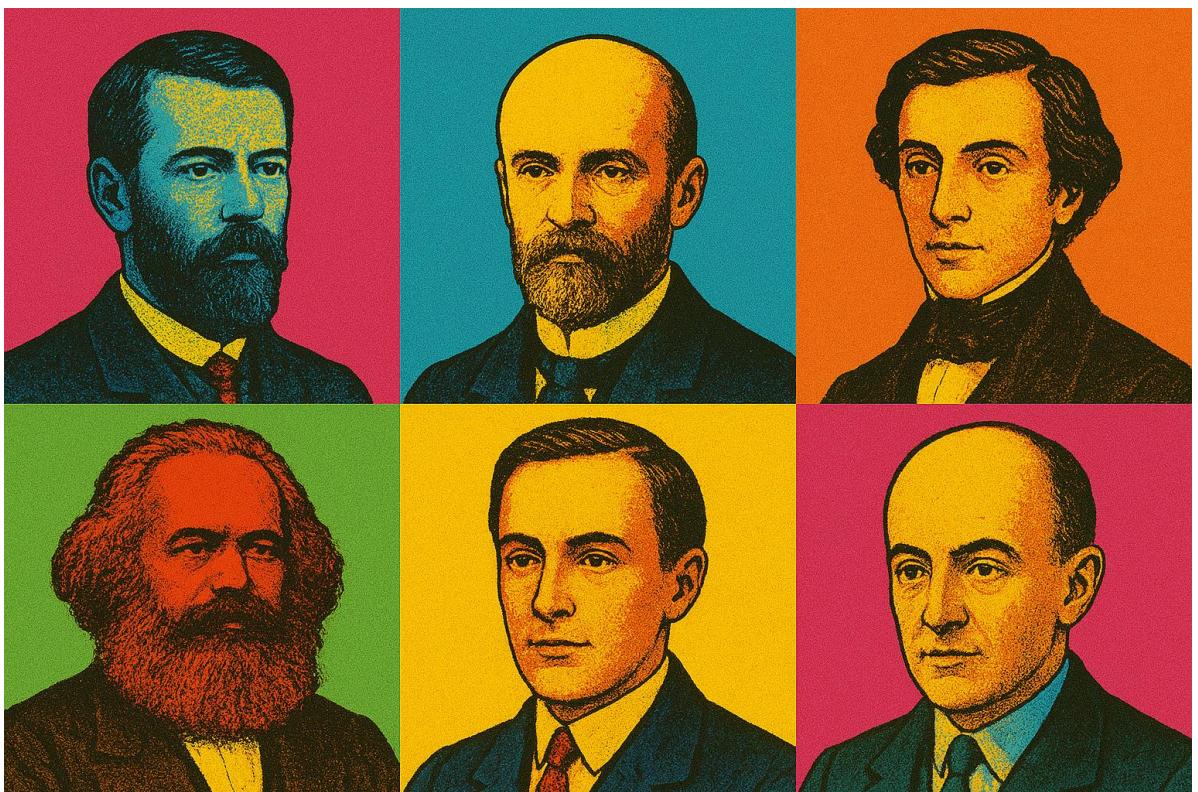


# CHAPITRE 3

## Les fondements de la sociologie



*Il s'agira de montrer, à travers le thème « individu et société », la nature de la contribution de la sociologie à la connaissance du social et comment elle s'est constituée comme une discipline propre, avec ses concepts, ses méthodes, ses auteurs.*

*On étudiera comment les sociologues se sont saisis de la question de l'antériorité de la société ou de l'individu pour construire une science sociale explicative du monde social. On montrera qu'il est nécessaire de concevoir l'individualisation comme un processus toujours à l'œuvre. On montrera, à l'aide d'exemples, que l'innovation sociologique est passée par le renouvellement théorique comme par le renouvellement des objets.*

La compréhension du monde qui nous entoure ne peut se passer d'une approche sociologique. En effet, si la sociologie s'affirme assez tardivement dans l'histoire des sciences sociales, les considérations sur la façon de « vivre ensemble », qui ont tôt accompagné les efforts de réflexions des philosophes et autres penseurs du politique, sont au cœur du projet sociologique.

Dès lors, quels sont les fondements de la sociologie ?

Nous commencerons, dans la section 1, par analyser la double fondation de la sociologie. Comment Durkheim et Weber ont-ils fondé deux traditions distinctes en sociologie ? En quoi le débat individu-société constitue-t-il une ligne de fracture entre ces deux penseurs ? Comment ont-ils pensé les bouleversements sociaux initiés par l'avènement des sociétés modernes ? Au final, quelles sont les oppositions mais aussi les ressemblances entre ces deux pères de la sociologie ?

Nous poursuivrons, dans la section 2, en étudiant l'évolution de la sociologie depuis ses fondations. Comment les différents courants se sont-ils positionné autour de ce clivage originel ? L'histoire de la pensée sociologique n'est-elle qu'un renouvellement des fractures ou permet-elle de les dépasser ? En quoi les méthodes employées par les sociologues sont-elles plurielles ? Ces méthodes sont-elles à opposer ? Et, au-delà, à quoi sert la sociologie ? Est-elle une science comme les autres qui n'a pas d'autres finalités que de produire des connaissances ?

# PLAN DU CHAPITRE

<b>SECTION 1 : LES FONDATIONS DE LA SOCIOLOGIE .....</b>	<b>4</b>
I. LES PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE : COMMENT PENSENT-ILS LES BOULEVERSEMENTS DE LEUR TEMPS ? .....	4
A. Comte : la révolution scientifique.....	4
1. La loi des trois états.....	4
2. Le précurseur d'une sociologie holiste .....	5
B. Tocqueville : la révolution démocratique .....	5
1. Le processus d'égalisation des conditions .....	5
2. Les menaces qui pèsent sur les sociétés démocratiques .....	6
C. Marx : la révolution industrielle .....	7
1. L'émergence de la question sociale .....	7
2. La société de classes capitaliste.....	7
II. DURKHEIM : COMMENT FONDE-T-IL UNE SOCIOLOGIE HOLISTE ET PENSE-T-IL LES SOCIETES MODERNES ? .....	8
A. Les fondements d'une sociologie holiste .....	8
1. L'objet de la sociologie est le « fait social » .....	8
2. La méthode explicative durkheimienne .....	9
B. La sociologie de Durkheim en pratique : l'exemple du suicide .....	10
1. Le suicide comme fait social .....	10
2. Les déterminants sociaux du suicide .....	11
C. Un penseur de la modernité : l'évolution du lien social.....	12
1. Le passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique de Durkheim .....	12
2. Les formes pathologiques de la division du travail social .....	13
III. WEBER : COMMENT FONDE-T-IL UNE SOCIOLOGIE INDIVIDUALISTE ET PENSE-T-IL LES SOCIETES MODERNES ? .....	14
A. Weber : les fondements d'une sociologie individualiste .....	14
1. Weber s'inscrit dans la querelle des méthodes en Allemagne .....	14
2. La méthode compréhensive wébérienne .....	15
B. La sociologie de Weber en pratique : l'exemple des origines protestantes du capitalisme .....	16
1. L'esprit du capitalisme et l'éthique protestante .....	16
2. Les affinités électives entre éthique protestante et esprit du capitalisme .....	16
C. Un penseur de la modernité : la rationalisation du monde.....	16
1. La rationalisation des activités sociales et le désenchantement du monde .....	16
2. La rationalisation des modes de domination et des formes collectives d'organisation.....	17
<b>SECTION 2 : L'EVOLUTION DE LA SOCIOLOGIE DEPUIS SES FONDATIONS .....</b>	<b>18</b>
I. LES PRINCIPAUX COURANTS DE LA SOCIOLOGIE : UN RENOUVELLEMENT DES CLIVAGES ? .....	18
A. La sociologie américaine : le clivage autour de l'approche empirique.....	18
1. L'approche empirique : l'exemple des interactionnistes .....	18
2. Contre l'empirisme : l'exemple du culturalisme et du structuro-fonctionnalisme .....	20
3. Une approche intermédiaire : le fonctionnalisme de moyenne portée de Merton .....	23
B. Les principaux courants de la sociologie française : un débat individu-société toujours structurant .....	24
1. La sociologie holiste de Bourdieu .....	24
2. La sociologie individualiste de Boudon .....	25
3. La sociologie contemporaine et le dépassement des clivages.....	26
II. EN QUOI LES METHODES EN SOCIOLOGIE SONT-ELLES PLURIELLES ? .....	27
A. Les méthodes quantitatives .....	27
1. L'enquête statistique et ses limites : l'exemple du suicide.....	27
2. L'enquête par questionnaire et ses limites : l'exemple des sondages politiques .....	28
B. Les méthodes qualitatives et leurs limites .....	29
1. L'entretien et ses limites : l'exemple de la haute bourgeoisie .....	29
2. L'observation et ses limites : l'exemple des interactionnistes.....	30
C. La complémentarité des méthodes .....	31
1. La complémentarité des dispositifs quantitatifs : l'exemple des chiffres de la délinquance .....	31
2. La complémentarité des dispositifs qualitatifs : l'exemple des étudiants en classe préparatoire .....	31
3. La complémentarité des méthodes quantitatives et qualitatives : l'exemple des « cathos » .....	32
III. A QUOI SERT LA SOCIOLOGIE ? .....	32
A. La sociologie est une science.....	32
1. La sociologie produit des connaissances scientifiques .....	32
2. Le caractère scientifique de la sociologie reste contesté .....	33
B. Les autres missions de la sociologie .....	33
1. La sociologie « engagée » dans l'analyse critique du social.....	33

2.	La sociologie comme outil d'intervention sur le social.....	34
3.	La sociologie productrice de conseils et d'expertises .....	34
<b>REFERENCES .....</b>		<b>35</b>

## SECTION 1 : LES FONDATIONS DE LA SOCIOLOGIE

Plusieurs penseurs vont marquer l'histoire de la pensée sociologique en cherchant à rendre compte des bouleversements qui affectent la société à leur époque (I). Mais il faut attendre Durkheim et Weber pour que la sociologie puisse véritablement éclore. On peut parler d'une double fondation de la sociologie tant Emile Durkheim et Max Weber vont contribuer à fois à légitimer cette discipline nouvelle et à prendre des positions opposées dans le débat individu-société. Durkheim, considéré comme le père de la sociologie française, va fournir les fondements d'une sociologie holiste, qui affirme le primat de la société sur l'individu, permettant de penser les sociétés modernes (II). Weber, considéré comme le père fondateur de la sociologie allemande, va lui jeter les bases d'une sociologie individualiste, qui affirme le primat de l'individu sur la société, permettant également de penser la modernité (III).

### I. LES PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE : COMMENT PENSENT-ILS LES BOULEVERSEMENTS DE LEUR TEMPS ?

Les premières réflexions sociologiques émergent dans un contexte de bouleversements majeurs marquant l'avènement des sociétés modernes. Les travaux d'Auguste Comte témoignent de la révolution scientifique à l'œuvre (A) quand Tocqueville (B) et Marx (C) incarnent, selon le sociologue français François Dubet<sup>1</sup>, la « double face de la modernité » : l'égalité démocratique et les inégalités capitalistes.

#### A. *Comte : la révolution scientifique*

##### Document 1 :

Auguste Comte est né en 1798 et mort en 1857. Auguste Comte laisse à la postérité le néologisme sociologie et la doctrine positiviste, devenue devise officielle du Brésil : « L'Amour pour principe, l'Ordre pour base, le Progrès pour but ». Un des maîtres à penser d'Emile Durkheim, Comte a connu une vie riche en rebondissements : reçu à Polytechnique en 1814 mais exclu pour insubordination, secrétaire du compte de Saint-Simon de 1817 à 1824, il n'obtient jamais de poste universitaire et fait cours dans son propre appartement, devant un public choisi. Le *Cours de philosophie positive* (paru entre 1830 et 1842) qu'il dispense à partir de 1826, à défaut d'en faire un homme riche, lui octroie une notoriété importante auprès d'illustres contemporains : Dunoyer, Mill, Littré, etc. A partir de 1845, il change d'orientation intellectuelle et fonde sa propre religion (la religion de l'humanité) dont il se proclame grand prêtre. Il fonde la Société positiviste en 1847 et se brouille avec nombre de ses soutiens. Il vulgarise ses théories en 1852 dans le *Catéchisme positiviste* et meurt dans de grandes difficultés financières.

#### 1. La loi des trois états

**C'est à partir des 18e et 19e siècles que la science s'impose comme un nouveau mode de connaissance du monde et de l'homme.** Les grandes découvertes de l'époque favorisent l'avènement de la démarche scientifique dans de nombreux domaines (la médecine microbienne se développe, les expéditions astronomiques sont mises en place pour mesurer la Terre, la théorie de l'évolution de Darwin révolutionne la biologie, etc.) Ces avancées scientifiques bouleversent les représentations de l'ordre du monde. Les explications fondées sur la transcendance, les principes divins et superstitieux laissent place à des explications rationnelles, comme l'illustre la pensée de Comte.

Au travers de sa « loi des trois états », **Auguste Comte**<sup>2</sup> met en évidence qu'à chaque stade de développement historique de la société correspond un état du progrès de l'esprit humain et une façon spécifique d'appréhender les phénomènes. Selon lui, les connaissances construites par l'esprit humain subissent nécessairement une évolution. Ces trois « âges » ou trois états sont :

- **L'état théologique** : les hommes expliquent les phénomènes en faisant référence à des forces surnaturelles, comme la religion. Autrement dit, la survenue des événements est expliquée par la volonté des dieux ou des esprits. Cet état correspond au Moyen-Âge et à la société d'Ancien Régime.
- **L'état métaphysique** : les hommes expliquent les phénomènes en faisant référence à des idées abstraites, comme l'idée de nature. Cet état est associé au siècle des Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle et est notamment représenté par les encyclopédistes. L'idée de nature correspond à la situation des sociétés humaines antérieurement à l'apparition de la civilisation, de la culture et des institutions communes.

- **L'état positif**: les hommes recours à la science pour expliquer les phénomènes. Autrement dit, à partir d'observations ils établissent des relations régulières, des lois.

Ainsi, l'**aboutissement de la loi des trois états est l'état positif**, c'est-à-dire scientifique. Or, il précise que toutes les branches de la connaissance ne se sont pas développées à la même vitesse : la science de la société est la seule, selon lui, à ne pas avoir encore atteint l'état positif.

## 2. Le précurseur d'une sociologie holiste

La tâche que Comte se donne est ainsi de faire atteindre à la sociologie ce dernier stade de l'évolution. Pour cela, il considère que **la biologie est un modèle pour la sociologie**. Les phénomènes sociaux doivent en effet être observés avec la même rigueur et dans le même but que les phénomènes naturels. Mais les deux sciences ne peuvent néanmoins pas se confondre, en raison de l'importance, selon Auguste Comte, de la place de la psychologie dans les choix et les comportements individuels. La psychologie empêche la sociologie de prendre appui sur l'observation d'un individu, pour déduire les caractéristiques de l'espèce à laquelle il appartient, contrairement à ce que la biologie peut faire couramment. La sociologie doit alors parvenir à se différencier de la psychologie, celle-ci ne permettant pas à une observation fiable des comportements. Elle interdit en effet l'énonciation de lois générales, parce qu'il y aurait d'après Comte, autant de points de vue que de psychologues.

Il cherche alors à développer une science positive des phénomènes sociaux. Ce qu'il appelle « sociologie » doit ainsi constituer une sorte de « **physique sociale** » : les sociétés seraient, comme les phénomènes physiques, soumises à des lois invariables et naturelles. La sociologie aurait pour mission de les mettre au jour à partir d'une observation attentive des faits. On qualifie sa démarche d'inductive. Il fait donc la **promotion d'une sociologie holiste**. Pour lui, la société n'est pas réductible à la somme des individus qui la composent.

Il existe ce qu'il nomme une autonomie de la sociologie, c'est-à-dire la nécessité d'adopter une méthode d'analyse particulière. Il convient donc que l'expérimentation est impossible dans le cas des phénomènes sociaux et défend une **méthode fondée l'observation**. Il distingue la méthode comparative synchronique et la méthode comparative diachronique : la comparaison synchronique consiste à comparer les différents états des sociétés humaines à un moment donné ; la comparaison diachronique est une comparaison historique qui consiste à prendre en compte les états successifs qu'a connu l'humanité.

### B. Tocqueville : la révolution démocratique

#### Document 2

Le français Alexis de Tocqueville naît en 1805 et meurt en 1859. Homme de lettres et fin observateur politique, fils d'une famille de vieille noblesse, il poursuit d'abord une carrière de magistrat durant laquelle il est amené à se rendre en Amérique en 1831, avec pour mission d'étudier le système pénitentiaire. De ce voyage, il ressort profondément marqué par le régime démocratique qui s'est construit sur le territoire américain : il rassemble ses réflexions dans un ouvrage qui paraît en deux temps en 1835 puis en 1840, *De la démocratie en Amérique*. De retour en France, il poursuit une carrière politique : il sera député puis conseiller général de la Manche entre 1839 et 1851. Faisant œuvre d'historien et de sociologue avant l'heure, il est élu académicien en 1841 et propose une analyse des changements politiques en cours en France dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856).

## 1. Le processus d'égalisation des conditions

**La Révolution française de 1789 marque un tournant en remettant en cause la société d'ordres.** En effet, sous l'Ancien Régime, la société était hiérarchisée en trois ordres : la Noblesse, qui bénéficie de priviléges, le Clergé et le Tiers-Etat, groupe majoritaire composé des travailleurs. L'appartenance à un ordre est héréditaire c'est-à-dire déterminé par la naissance et la mobilité entre les ordres est quasiment inexistante. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (DDHC) de 1789 remet en cause les fondements de cette société : « les hommes naissent libres et égaux en droit ».

**Selon Tocqueville<sup>3</sup>, la démocratie qui naît de ces révolutions politiques n'est pas seulement un système politique mais un état social caractérisé par l'égalisation des conditions.** En effet, dans les sociétés aristocratiques, chaque individu subi sa destinée en raison de l'hérédité des positions. A l'inverse, dans les sociétés démocratiques, l'égalisation des conditions comprend trois dimensions :

- **L'égalité des droits** : tous les citoyens sont soumis aux mêmes règles juridiques, il n'y a plus de priviléges.
- **L'égalité des chances** : les positions sociales sont en théorie ouvertes à tous en fonction de leur mérite et indépendamment de l'origine sociale. L'égalité des chances autorise donc la mobilité sociale (voir chapitre 12).
- **L'égalité de considération** : chaque citoyen se représente comme l'égal d'un autre même si sa position économique et sociale est différente. Il s'agit donc d'un état d'esprit. Cela ne signifie pas, par exemple, que les inégalités économiques n'existent plus. Mais la possibilité d'accéder à une position sociale supérieure permet de mieux les accepter. Il écrit : « Le serviteur peut devenir maître et aspire à le devenir ».

Sur le long terme, la mobilité sociale accélère la circulation des fortunes, qui se font et se défont au gré des réussites économique et sociale des individus. La mobilité sociale s'accompagne donc sur longue période d'une homogénéisation des niveaux de richesse, ce que le vocabulaire contemporain désigne sous le terme « niveaux de vie ». A cela s'ajoute la généralisation d'une instruction élémentaire (lecture, écriture) à la portée de tous qui, associée à la circulation des richesses, permet aux sociétés démocratiques de viser une forme d'homogénéité des modes de vie. L'égalité à long terme des modes de vie et des niveaux de vie conduit à la moyennisation de la société c'est-à-dire à l'émergence d'une vaste classe moyenne.

## 2. Les menaces qui pèsent sur les sociétés démocratiques

**Pour autant, Tocqueville n'ignore pas la fragilité des régimes démocratiques et met en évidence les dangers qui les menacent :**

- **La « passion pour l'égalité »** : Tocqueville écrit « quand l'inégalité est la loi commune d'une société, les plus fortes inégalités ne frappent point l'œil : quand tout est à peu près de niveau, les moindres le blessent ». Autrement dit, plus une société est égalitaire, plus les individus revendiquent l'égalité. L'égalisation des conditions est donc à l'origine d'une frustration d'autant plus forte que le processus est avancé. Or, pour Tocqueville cette passion pour l'égalité, l'égalitarisme, est liberticide car l'égalité parfaite est utopique et elle conduit à limiter les libertés individuelles. Par ailleurs, cette frustration relative peut être porteuse de conflits sociaux voire de révolution.
- **La montée de l'individualisme** : en démocratie chacun est maître de son destin, les individus n'ont rien à attendre des autres. Cela peut favoriser la montée de l'individualisme, au sens de repli sur la sphère privée de l'individu, centré sur la recherche d'un bien être individuel et un désinvestissement envers la chose publique. Tocqueville le défini comme le « sentiment réfléchi et paisible qui dispose chacun à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ». Paradoxalement pour Tocqueville, cela peut conduire à l'émergence d'un Etat fortement centralisé qui réglemente la vie des citoyens et donc les prive de leurs libertés. D'où l'importance des corps intermédiaires.
- **Le « despotisme de la majorité »** : pour Tocqueville, il n'existe pas de différence de nature entre la tyrannie d'un souverain et le « despotisme de la majorité » qui peut survenir en démocratie. Même si cette majorité est élue par le peuple, si elle est trop puissante et concentre les pouvoirs, elle exerce une pression sur les minorités. Pour lutter contre cela, il est nécessaire que le régime démocratique organise, en son sein, des contre-pouvoirs : c'est l'équilibre de ces pouvoirs qui permettront de pérenniser la démocratie.

## C. Marx : la révolution industrielle

### Document 3 :

Karl Marx naît en 1818 et meurt en 1883. Si certains de ses ouvrages comme *Le Capital* (1867) ou *Le Manifeste du parti communiste*, écrit en collaboration avec Friedrich Engels (1848), sont si connus c'est autant en raison de leur caractère scientifique et polémique que de leur postérité historique, et pas seulement en sociologie. Né dans une famille aisée de Trèves (Prusse), il est étudiant en droit et en philosophie, proche du mouvement des « jeunes hégéliens », avant de devenir journaliste. S'opposant au despotisme prussien, il va, sa vie durant, connaître de nombreux exils (France, Belgique) avant de s'installer définitivement en Angleterre. Poursuivant un travail théorique critique et une activité de militant (un des fondateurs de la première Internationale des travailleurs), il vit avec sa famille dans des conditions précaires jusqu'à la fin de sa vie malgré une notoriété croissante liée à son travail de théoricien du capitalisme

#### 1. L'émergence de la question sociale

**La naissance de la sociologie intervient également au moment de la révolution industrielle qui débute en Angleterre dès 1750 et qui fait apparaître la « question sociale ».** Avec elle, apparaît en effet une grande misère ouvrière qui interpelle les philanthropes et les réformateurs de l'époque. De fait, si elle finit par permettre une élévation générale du niveau de vie, l'amélioration du sort des ouvriers n'est pas immédiate et jusqu'à la fin du XIXe siècle, leurs conditions de vie sont particulièrement difficiles. De fait, on assiste à l'émergence d'une vaste classe ouvrière agglutinée dans des agglomérations et vivant dans des conditions de pauvreté et d'insalubrité extrêmes. Le français Tocqueville, considéré également comme l'un des précurseurs de la sociologie, relève d'ailleurs un paradoxe : si l'Angleterre de l'époque, berceau de la révolution industrielle, est plus riche que le Portugal, elle compte bien plus d'indigents. L'avènement de la grande industrie est aussi celui de cette nouvelle classe de travailleurs, qui a reçu « la mission spéciale et dangereuse de pourvoir à ses risques et périls au bonheur matériel de toutes les autres ».

**Un certain nombre de travaux vont alors chercher à documenter les conditions de vie de ces ouvriers, avec des objectifs divers.** On peut en citer plusieurs :

- L'enquête de Villermé<sup>4</sup> qui se centre sur les ouvriers des manufactures de coton, de laine et de soie, commandé par des hommes politiques de l'époque, décrit la misère (y compris morale) des ouvriers et prône différentes réformes pour calmer la colère ouvrière par crainte du socialisme.
- L'enquête de Le Play<sup>5</sup>, à visée scientifique, compare la situation des ouvriers dans cinq pays d'Europe en réalisant un travail de terrain extrêmement minutieux, passant par l'observation des modes de vie ouvriers dans leurs habitats, des études de budgets et des entretiens avec des individus du groupe.
- L'enquête d'Engels<sup>6</sup>, proche de Karl Marx, vise à nourrir le socialisme en dénonçant les conditions de vie des ouvriers anglais, la baisse généralisée des salaires et la concentration urbaine. Son but est alors de favoriser la prise de conscience ouvrière et de mener à la lutte des classes.

#### 2. La société de classes capitaliste

**Au-delà des travaux empiriques, Karl Marx<sup>7</sup> va développer une véritable théorie sociologique des sociétés capitalistes hiérarchisées en classes sociales.** Il montre que la suppression des hiérarchies de droit n'empêche pas les sociétés capitalistes d'être des sociétés hiérarchisées.

**Une classe sociale a deux dimensions selon Marx :**

- **Une dimension objective** : les membres d'une classe sociale occupent la même place dans le processus de production et partagent des conditions d'existence similaires. Il s'agit de la classe « en soi ».
- **Une dimension subjective** : les membres d'une classe sociale ont une conscience de classe, c'est-à-dire qu'ils ont conscience d'avoir les mêmes intérêts et ont la volonté de les défendre collectivement. Il s'agit de la classe « pour soi ».

**Le développement des forces productives au sein de la société capitaliste est à l'origine d'un processus de bipolarisation entre deux grandes classes sociales : les capitalistes ou bourgeois, qui disposent des moyens de production et exploitent les prolétaires qui ne disposent que de leur force de travail.** La société capitaliste est donc

intrinsèquement inégalitaire et les deux grandes classes sociales se caractérisent par des intérêts antagonistes ce qui génère des conflits qui, en se multipliant, sont à l'origine de la lutte des classes dont le moteur est le prolétariat, seule classe qui a intérêt au changement. Cette lutte des classes est de nature à accélérer l'avènement du communisme, après une phase de dictature du prolétariat, fondée sur le principe « de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

## II. DURKHEIM : COMMENT FONDE-T-IL UNE SOCIOLOGIE HOLISTE ET PENSE-T-IL LES SOCIETES MODERNES ?

Durkheim est considéré comme le véritable père de la sociologie française. Soucieux de légitimer la sociologie en tant que science nouvelle, Durkheim posera les fondements d'une sociologie holiste (A). Son étude du suicide en constitue une illustration (B). Penseur de la modernité, sa sociologie permettra également d'analyser l'évolution du lien social (C).

### Document 4 :

Emile Durkheim est né en 1858 à Epinal (Lorraine). Il est élevé selon les canons de la tradition juive, apprend l'hébreu, fréquente l'école rabbinique mais, en dépit d'une longue tradition familiale en la matière, il ne devient pas rabbin. Ses études le conduisent à l'Ecole normale supérieure où il passe l'agrégation de philosophie et côtoie notamment Bergson et Jaurès. Jeune professeur de philosophie en province, il travaille à une thèse consacrée à l'évolution de la liaison entre individu et société. En 1887, il est nommé par le responsable de l'enseignement supérieur comme chargé de cours en science sociale et pédagogie à l'université de Bordeaux. Travailleur acharné, enseignant appliqué, Durkheim jette les bases d'une réflexion sociologique globale. Il publie sa thèse en 1893 *De la division du travail social*. En définissant la société sur le modèle d'un organisme doté d'une conscience collective, il investit de multiples champs qui vont de l'étude des formes de solidarité sociale à l'histoire de la sociologie. Il publie notamment *Les règles de la méthode sociologique* (1895) et *Le suicide* (1897). Durkheim porte également intérêt à l'éducation et à l'histoire du système éducatif. Il suit aussi l'évolution de la famille. En 1902, il prend le poste de science de l'éducation à la Sorbonne. En 1913, l'intitulé exacte de sa chaire se transforme en « science de l'éducation et sociologie ». Auparavant, Durkheim a fondé l'*Année sociologique* dont le premier numéro paraît en 1898. La revue fédère de jeunes collaborateurs qui constitueront sous sa houlette l'Ecole française de sociologie. Fortement affecté par la mort au front de son fils André, Durkheim décède en novembre 1917.

### A. *Les fondements d'une sociologie holiste*

#### 1. L'objet de la sociologie est le « fait social »

Émile Durkheim<sup>8</sup> a la volonté de faire de la sociologie une discipline académique autonome, ce qui suppose, comme pour toute science, de définir d'abord son objet.

Pour Durkheim l'objet de la sociologie est le « fait social ». Un fait social n'est pas purement et simplement un fait qui se déroule dans la société. A l'intérieur de cet ensemble très vaste, Durkheim isole un sous-ensemble comprenant « les manières d'agir, de penser, de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont doués d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui ». Deux caractéristiques de l'objet de la sociologie ressortent :

- **Le fait social diffère du fait biologique** : s'alimenter n'est pas un fait social, mais consommer tels aliments, en compagnie de telles personnes, etc., constitue une façon de faire sociale. Autrement dit, les phénomènes organiques, qui répondent aux nécessités de la nature, ne relèvent pas de l'analyse sociologique.
- **Le fait social diffère du fait psychique** : les phénomènes psychiques n'existent que dans la conscience individuelle et n'ont donc pas de dimension collective. Le fait social est, lui, extérieur à l'individu et exerce sur lui une contrainte.

Puisque le fait social est extérieur à l'individu, Durkheim en conclut qu'il ne peut alors avoir pour origine que la société elle-même, c'est-à-dire soit la société en général, soit une société particulière (famille, groupement religieux, etc.). Ainsi, pour Durkheim, la société préexiste aux individus.

Il va de soi que généralement, nous ne ressentons pas cette contrainte parce que, de plein gré, nous tenons les rôles sociaux en conformité à ce que l'on attend de nous. Pour le dire simplement, nous conformons notre conduite à des règles sociales, qui peuvent être formelles (comme les normes juridiques) ou informelles (comme les normes

vestimentaires). C'est seulement lorsque nous allons à l'encontre des règles sociales que la contrainte se fait sentir. En effet, lorsque nous transgressons ces règles et que nous adoptons un comportement **déviant** (voir même délinquant), nous sommes soumis à des **sanctions**, formelles (comme une amende) ou informelles (comme la moquerie). Durkheim prolonge son raisonnement en abordant de front le paradoxe apparent contenu dans la double affirmation du caractère contraignant du social et de la non-conscience de cette contrainte parmi les membres de la société. L'extériorité du fait social vis-à-vis de notre conscience est clairement marquée par l'antériorité historique des règles sociales par rapport à notre existence. Cela signifie qu'il existe un processus d'apprentissage au moyen duquel nous apprenons à agir en conformité à ce que l'on attend de nous, sans être perpétuellement soumis à une injonction ou à la pénible obligation de réfléchir à ce qu'il convient de faire. Ce processus correspond à la **socialisation** qui est associée pour Durkheim à l'éducation. Elle joue ce rôle en nous apprenant à nous comporter dans une certaine société donnée. C'est par son intermédiaire que nous intégrons les normes sociales pour ne plus nous apercevoir de leur caractère coercitif, sauf à les enfreindre. Elle constitue une forme de « dressage social ».

## 2. La méthode explicative durkheimienne

Au-delà de son objet, la volonté de légitimer la sociologie comme science, impose à Durkheim de **fixer les « règles de la méthode sociologique** ». Prenant exemple sur les sciences de la nature, en particulier la biologie, Emile Durkheim énonce que **la sociologie vise à « expliquer » les faits sociaux**. Expliquer signifie mettre en évidence des relations causales objectives, des lois. Il adopte donc une **démarche holiste** dans la tradition d'Auguste Comte.

Pour cela, Durkheim définit plusieurs principes auxquels doit se soumettre le sociologue :

- **« Traiter les faits sociaux comme des choses ».** Sans ambiguïté, Durkheim ne considère pas les faits sociaux comme des choses au sens matériel du terme. Il veut simplement dire que, tout comme le physicien et le biologiste observent « de l'extérieur » leurs objets d'étude, le sociologue doit savoir se mettre à distance des faits sociaux qu'il analyse. Pour cela, il doit « **rompre avec les prénotions** ». Les hommes n'ont pas attendu l'existence de la sociologie pour avoir des idées sur la société ; celles-ci forment la connaissance spontanée ou encore ce que Durkheim, reprenant un terme de Bacon, appelle les « prénotions ». Selon Durkheim, la sociologie doit se construire en s'opposant à la connaissance spontanée. Cette rupture n'est pas aussi simple à faire qu'il n'y paraît car la connaissance spontanée possède une redoutable capacité à infiltrer les raisonnements scientifiques. Pourquoi cela ? Du fait de l'habitude, de la tradition, ces idées acquièrent une autorité sur tous les individus ; le scientifique doit faire un effort constant pour se soustraire à cette connaissance spontanée. Par ailleurs, ces prénotions peuvent souvent rencontrer un appui dans le « sentiment », dans la passion. Certains faits ou idées auxquels une grande force sentimentale est attachée ne pourront plus être critiqués ou étudiés froidement par le scientifique qu'avec la plus grande difficulté, parce qu'il va lui falloir s'arracher péniblement à des modes traditionnels, et souvent confortables, de pensée. Autrement dit, il s'agit de se défaire de ses préjugés, de s'affranchir des fausses évidences que procure l'expérience sensible. Il faut, en bref, refuser de considérer le social comme transparent et immédiatement intelligible : de même que le physicien doit substituer à l'impression de chaleur une mesure exacte grâce au thermomètre, le sociologue doit s'armer pour appréhender l'objet de ses recherches et être aussi objectif que possible. On retrouve ici l'une des étapes de la démarche scientifique présentée ultérieurement par Gaston Bachelard<sup>9</sup>
- **Distinguer le « normal » du « pathologique » à l'appui de données statistiques.** Pour Durkheim, les statistiques permettent de faire apparaître des régularités qui échappent aux consciences individuelles. Elles saisissent donc les faits sociaux en tant que faits, concernant l'ensemble de la population, indépendamment des motivations et des décisions des individus qui la composent. La méthode statistique permet de calculer une moyenne que Durkheim considère comme le signe de la normalité : « *un fait social est normal (...) Quand il se produit dans la moyenne des sociétés* ». Dès lors, toute variation par rapport à la moyenne devient le signe d'une pathologie du social, ce qui revient à considérer littéralement que la société est malade et que le rôle du sociologue est de la « soigner ». L'écart à la moyenne est donc le témoin d'une crise sociale. En vertu d'une telle définition et aussi choquant que celui puisse paraître, le crime est un fait social normal. Il n'existe pas en effet de société où le crime est absent. Mieux, le crime est un phénomène nécessaire à toute vie en société car il est l'expression d'une limite. Pour autant, l'explosion du taux de criminalité témoigne d'une « maladie » de la société.

- **Expliquer les faits sociaux par d'autres faits sociaux antérieurs.** Durkheim rejette sans ménagement les explications utilitaristes et psychologiques du social : « *la plupart des sociologues croient avoir rendu compte des phénomènes une fois qu'ils ont fait voir à quoi ils servent, quel rôle ils jouent. On raisonne comme s'ils n'existaient qu'en vue de ce rôle* ». Pour Durkheim, faire voir l'utilité d'un fait n'est pas expliquer comment il est né ni comment il est ce qu'il est. Cette explication utilitariste partant de l'homme et de ses besoins revient à nier la définition du fait social comme quelque chose qui dépasse et constraint l'individu. Il propose donc de dissocier la recherche de la cause efficiente qui produit le fait social de la recherche de la fonction qu'il remplit ; la fonction étant définie comme la correspondance entre le fait social et les besoins généraux de l'organisme social sans que l'on se préoccupe de savoir si cette correspondance est intentionnelle ou non. Par ailleurs, une explication psychologique du fait social laisse échapper ce que le social a de spécifique – le fait d'être indépendant des consciences individuelles -, elle ne peut donc être que fausse. D'où la règle suivante : « *La cause déterminante d'un fait social doit être recherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle* ».
- **L'administration de la preuve.** Chez Durkheim, le souci de réunir les conditions prouvant qu'une explication du social par le social a été fournie est permanent. Il n'existe qu'un seul moyen, déclare-t-il, pour démontrer qu'un phénomène est la cause d'un autre, c'est la méthode d'expérimentation indirecte, ou méthode comparative. Puisque le sociologue ne peut construire son expérience en laboratoire, il va utiliser la variété existante des faits sociaux pour les comparer entre eux. Pour ce faire, Durkheim affirme avec beaucoup de force que sa méthode presuppose le principe de causalité, à savoir qu'à un même effet correspond toujours une même cause. Pour construire une méthode comparative qui soit adéquate à l'objet sociologique, Durkheim retient la méthode dites des « **variations concomitantes** ».
  - Construction de séries de faits. Partant de faits dûment sélectionnés, on construit des séries statistiques.
  - Examen des séries de façon à faire apparaître des relations quantitatives significatives – ce que l'on appellera de nos jours des corrélations.
  - Analyse sociologique des relations entre les variables. Il s'agit d'expliquer à proprement parler la relation constatée pour passer d'une loi empirique à une loi scientifique.
  - Dans le cas où une telle explication est découverte, on procède à une vérification au moyen d'une nouvelle expérience fondée sur de nouvelles séries se rapportant aux mêmes variables. Si cette vérification réussit, alors « on pourra regarder la preuve comme faite ».
  - Dans le cas où ce n'est pas possible, il faut rechercher si une troisième variable n'intervient pas en tant que cause des deux premières ou bien en tant qu'intermédiaire entre elles : on reprend alors les étapes précédentes sous cette nouvelle hypothèse.

## B. La sociologie de Durkheim en pratique : l'exemple du suicide

### 1. Le suicide comme fait social

Fidèle à sa méthode, Emile Durkheim<sup>10</sup> va chercher à **définir le suicide en le traitant « comme une chose » ce qui suppose de rompre avec les « prénotions »** sur le sujet : « *Notre première tâche (...) doit être de déterminer l'ordre des faits à étudier sous le nom de suicide (...) nous devons chercher à savoir si, parmi les différentes variétés de mort, certaines ont des qualités communes assez objectives pour être reconnues par tous les observateurs honnêtes, assez spécifiques pour ne pas se retrouver ailleurs et aussi assez proches de celles qu'on appelle communément suicides pour que nous conservions le même terme sans rompre avec l'usage commun* ».

Dans l'usage commun, le suicide est associé à toute mort qui est le résultat immédiat ou éventuel d'un acte positif (par exemple, se tirer une balle) ou négatif (par exemple, refuser de s'alimenter) accompli par la victime elle-même. Mais là, Durkheim se heurte immédiatement à des difficultés, car cette définition ne permet pas de distinguer deux types de mort très différents : la victime d'une hallucination qui saute d'une fenêtre d'un étage en pensant qu'elle est au rez-de-chaussée, et l'individu sain d'esprit qui fait la même chose en sachant qu'il va mourir. La solution évidente, c'est-à-dire restreindre la définition du suicide aux actions destinées à avoir ce résultat, était inacceptable pour Durkheim pour au moins deux raisons :

- Premièrement, Durkheim cherche à définir les faits sociaux par des caractéristiques objectivables, facilement vérifiables, et les intentions des agents sont mal adaptées à cet objectif.

- Deuxièmement, la définition du suicide par la fin recherchée par l'agent exclurait les actions, par exemple la mère qui se sacrifie pour son enfant, dans lesquelles la mort n'est manifestement pas recherchée mais est néanmoins une conséquence inévitable de l'acte en question, et constitue donc un suicide sous un autre nom.

La caractéristique distinctive des suicides n'est donc pas que l'acte est accompli intentionnellement, mais plutôt qu'il est accompli en connaissance de cause, l'agent sait que la mort sera le résultat de son acte, que la mort soit ou non son objectif. D'où sa définition du suicide comme « **tout cas de mort qui résulte, directement ou indirectement, d'un acte positif ou négatif accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat** ».

**Le choix de cet objet d'étude par Durkheim n'est pas anodin** puisqu'il n'existe pas *a priori* d'acte plus intime que le suicide. Ce dernier se présente d'abord comme le résultat d'une crise purement personnelle qui aurait été poussée à l'extrême. Durkheim cherche là à autonomiser la sociologie, en la distinguant de la psychologie en particulier, en démontrant que ce phénomène est en fait **un acte déterminé par les conditions sociales**. Durkheim écrit très clairement : « *Ces raisons que l'on donne au suicide ou que le suicidé se donne à lui-même pour s'expliquer son acte, n'en sont, le plus généralement, que les causes apparentes [...] C'est la constitution morale de la société qui fixe à chaque instant le contingent des morts volontaires. Il existe donc pour chaque peuple une force collective, d'une énergie déterminée, qui pousse les hommes à se tuer.* ».

En effet, chaque société possède une aptitude certaine au suicide, dont l'intensité relative peut être mesurée par la proportion de suicides par rapport à la population totale, ou ce que Durkheim appelle le **taux de mortalité par suicide**, caractéristique de la société considérée. Ce taux, insistait Durkheim, était à la fois permanent (le taux de toute société individuelle était moins variable que celui de la plupart des autres données démographiques principales, y compris le taux de mortalité général) et variable (le taux de chaque société était suffisamment particulier à cette société pour être plus caractéristique de celle-ci que son taux de mortalité général). Ces deux phénomènes (la régularité des suicides dans une société et les différences de taux de suicide entre les sociétés) démontrent le caractère social du phénomène : « *Ce qu'expriment ces données statistiques, c'est la tendance au suicide dont chaque société est collectivement affligée* ».

Tant que le taux de suicide demeure constant, il manifeste l'expression d'un trait de caractère normal de la société. Autrement dit, il s'agit d'un **fait social normal**. Seulement, Durkheim constate « *l'aggravation énorme qui s'est produite depuis un siècle* » et s'interroge pour savoir si elle ne serait pas d'origine « **pathologique** ».

## 2. Les déterminants sociaux du suicide

Pour expliquer le suicide, Durkheim commence par construire des séries statistiques sur le suicide et va mettre en évidence des **corrélations**. Par exemple, le taux de suicide augmente avec l'âge, diminue pendant les guerres et les révolutions et sa fréquence est supérieure à la moyenne pour certaines catégories : les hommes célibataires et veufs, les protestants, les habitants des grandes villes, les femmes mariées.

Cette méthode lui permet de mettre en évidence les **deux facteurs explicatifs du suicide** :

- **Le niveau de régulation sociale** (processus par lequel les normes sociales s'imposent aux individus)
- **Le niveau d'intégration sociale** (processus par lequel l'individu est attaché aux groupes et à la société toute entière).

Il établit alors une **typologie des formes de suicide** en fonction de ces deux déterminants

**Document 5 : Typologie des suicides de Durkheim**

	<b>Intégration</b>	<b>Régulation</b>
<b>Excessive</b>	Suicide altruiste (militaires)	Suicide fataliste (femmes mariées)
<b>Insuffisante</b>	Suicide égoïste (protestants, hommes célibataires, veufs)	Suicide anomique (boom)

Dans le détail :

- Le **suicide altruiste** concerne essentiellement les sociétés primitives selon Durkheim. Néanmoins, il en repère l'existence dans les sociétés modernes au sein de quelques groupes très particuliers. C'est essentiellement le cas dans l'armée où « le soldat a le principe de sa conduite en dehors de lui-même ». Autrement dit, il s'agit d'un suicide lié à un niveau excessif d'intégration sociale, faisant disparaître l'individu.
- Le **suicide fataliste** résulte d'un excès de réglementation. Il concerne les individus qui ne peuvent pour des raisons familiales ou religieuses échapper à une vie que l'on a choisie pour eux. Le suicide d'esclave en est l'exemple par excellence dans l'histoire. Dans les sociétés modernes, il touche les femmes mariées empêchées de divorcer.
- Le **suicide égoïste** est lié à une intégration sociale insuffisante résultat du processus d'individualisation caractéristique des sociétés modernes et pouvant conduire à l'isolement moral. Il touche particulièrement les personnes seules (protestants sujets à l'introspection, les célibataires et les veufs).
- Le **suicide anomique** s'explique par « *le mal de l'infini* », c'est-à-dire une difficulté à maîtriser et limiter ses désirs. Autrement dit, il est lié à un défaut de régulation sociale. En effet, selon Durkheim, une société doit contrôler et réguler les croyances et les comportements de ses membres. Or, l'augmentation des suicides en période de boom économique ou de crise traduit le même défaut de régulation sociale que Durkheim qualifie d'anomie : « *Toute perturbation de l'équilibre, même si elle aboutit à un plus grand confort et à un accroissement de la vitalité générale, est une impulsion à la mort volontaire* ».

### C. Un penseur de la modernité : l'évolution du lien social

#### 1. Le passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique de Durkheim

Selon l'anthropologue français Louis Dumont<sup>11</sup>, la principale différence entre la société traditionnelle et la société moderne tient à la place qu'y occupe l'individu. Dans la première, la place de l'individu est limitée alors que la seconde se caractérise par une autonomie individuelle croissante. Ce processus d'individualisation est, à l'époque, source d'espoirs et de craintes.

- D'un côté, le fait que les individus gagnent en autonomie par rapport aux appartenances collectives traditionnelles (la famille, la religion, le groupe de métier, etc.) est perçu comme une évolution positive.
- D'un autre côté, les cadres protecteurs s'affaiblissent et se développe la crainte que la société puisse se disloquer.

On retrouve cette préoccupation dans la distinction entre communauté et société opérée par le sociologue et philosophe allemand Ferdinand Tönnies<sup>12</sup>. D'après lui, avec la modernité, les relations sociales prennent le pas sur les relations communautaires.

- Dans la communauté, le lien social repose sur une proximité affective très forte entre les individus (lien du sang, de parenté, ethnique, spatial).
- Dans la société, le lien social est choisi, fondé sur l'autonomie et les intérêts individuels. Autrement dit, les liens sont contractuels.

Selon lui, ces rapports sociaux contractuels aboutissent à l'émancipation des hommes, à leur libération des rapports communautaires. Mais, en même temps, il pense que cette évolution va déboucher sur la dissolution du lien social et le relâchement des liens moraux.

Quelques années après Tönnies et en adoptant une démarche radicalement différente, Emile Durkheim<sup>13</sup> prolongera le questionnement sur la nature du lien social moderne.

Selon lui, les sociétés traditionnelles sont caractérisées par une solidarité mécanique. Elle concerne les communautés de petite taille, très homogènes socialement et moralement. La conscience individuelle s'y trouve subordonnée à la conscience collective, c'est-à-dire à l'ensemble des valeurs, croyances et pratiques communes. Au sein de ces sociétés, le comportement de chacun obéit aux nécessités de la communauté. Autrement dit, il s'agit d'une solidarité par « ressemblance ».

Avec la modernité, la division du travail social s'approfondie : chacun se spécialise dans une fonction spécifique. L'origine de l'approfondissement de la division du travail social est à rechercher du côté de l'évolution des conditions

de vie : d'une part, l'augmentation de la population, d'autre part, l'accroissement de la densité sociale c'est-à-dire l'intensification des communications inter-individuelles. Cette évolution transforme la nature du lien social.

**Les sociétés modernes sont caractérisées par une solidarité organique.** Elle concerne les sociétés de grande taille, fortement divisées, où chacun est désormais libre de « choisir sa vie ». La conscience individuelle prend une place croissante au détriment de la conscience collective. Néanmoins, bien que plus autonomes, les individus n'en sont pas moins reliés les uns aux autres : la division du travail social, en rendant les individus interdépendants et complémentaires, produit une nouvelle forme de solidarité qu'il appelle organique à l'image des organes du corps humain. Autrement dit, il s'agit d'une solidarité par « **complémentarité** ».

#### Document 6 : solidarité mécanique et organique chez Durkheim

	Solidarité mécanique	Solidarité organique
Société	Traditionnelles	Modernes
Division du travail	Faible (similitude des fonctions)	Forte division « sociale » du travail
Conscience collective	Forte valeurs et croyances, communes. Respect des normes.	Présente mais en déclin
Consciences individuelles	Faibles et limitées	Se développent : diversité des valeurs et des croyances
Droit	Droit répressif (sanction des fautes et crimes)	Droit restitutif (réparation des fautes)

**L'évolution du droit témoigne de ce changement de solidarité selon lui : on passe d'un droit répressif à un droit restitutif.**

- **La solidarité mécanique est attachée au droit répressif** qui concerne « *les états forts de la conscience collective* ». Elle inflige à celui qui les a bafoués, une peine qui va du bannissement jusqu'au châtiment corporel qui peut conduire jusqu'à la mort. « *Il s'agit de se venger de l'outrage fait à la morale* » écrit Durkheim.
- **La solidarité organique est associée quant à elle au droit restitutif**, dont l'objectif est la remise en état, la réparation de ce qui a été endommagé. Ce droit se développe avec la division du travail puisque les accidents ou les délits ne concernent qu'une partie du corps social et non plus sa totalité, comme dans le cas précédent.

#### 2. Les formes pathologiques de la division du travail social

**Durkheim n'est cependant pas aveugle : constatant la crise sociale et morale qui frappe les sociétés industrielles à la fin du XIXe siècle, il dénonce les formes pathologiques de la division du travail social.** Durkheim identifie en particulier trois situations où la division du travail social ne permet pas d'assurer la solidarité sociale :

- Les situations de crises industrielles et commerciales en raison des faillites d'entreprises qu'elles provoquent et du chômage qui s'en suit ;
- Les situations de lutte entre les classes qui sont le résultat d'une division du travail social subie sans possibilité de mobilité en fonction du mérite ;
- Les situations où la division du travail social est poussée à l'extrême, ce qui conduit à l'isolement.

Or, écrit Durkheim : « *si la division du travail ne produit pas la solidarité, il y a un état d'anomie* », c'est-à-dire un état maladif de la société, chacun étant insuffisamment conscient « *du besoin qu'il a des autres et de la dépendance mutuelle* ». Autrement dit, **l'anomie correspond à une situation de dérèglement social lié à l'absence, la confusion ou la contradiction des règles sociales**. Cet état d'anomie a pour origine la vitesse des changements des structures de

la société et une nouvelle morale n'ayant pas pu se mettre en place pour compenser la disparition de la morale traditionnelle. Donc, les individus refusent de se plier aux contraintes et aux règles qui permettent à chacun de trouver sa place dans la vie sociale. Ils ne partagent plus systématiquement les mêmes pratiques et les mêmes buts. Il est donc nécessaire de mettre en place volontairement des moyens de le préserver, là où précisément la modernité a affaibli les institutions traditionnelles : il souligne en particulier le rôle de la famille, de l'école mais aussi des corporations professionnelles. On peut ici faire le lien avec son analyse du suicide.

### III. WEBER : COMMENT FONDE-T-IL UNE SOCIOLOGIE INDIVIDUALISTE ET PENSE-T-IL LES SOCIETES MODERNES ?

Max Weber est considéré comme le fondateur de la sociologie allemande. Si Max Weber est tout aussi soucieux que Durkheim de faire de la sociologie une science, il posera les fondements d'une sociologie non pas holiste mais individualiste (A). Son étude des origines protestantes du capitalisme en constitue une illustration (B). Penseur de la modernité, sa sociologie permettra également d'analyser le processus de rationalisation du monde (C).

#### A. Weber : les fondements d'une sociologie individualiste

##### Document 7 :

Max Weber est né en Allemagne le 21 avril 1864 d'un père industriel protestant et député au Reichstag, et d'une mère entièrement dévouée à sa famille. Dès l'enfance, Max Weber a l'occasion de côtoyer de nombreux intellectuels et hommes politiques dans le salon de ses parents. Il poursuit des études secondaires et soutient une thèse d'histoire du droit (1889). Etudiant brillant, il est très tôt attiré par la politique. Si ses sympathies le conduisent à pencher initialement, tout comme son père, vers des points de vue libéraux, il entretiendra ultérieurement des rapports ambivalents avec le socialisme. Quoi qu'il en soit, il ne cessera jamais de déplorer la froideur et l'anonymat des organisations bureaucratiques qu'engendre un tel système. Après une courte expérience d'avocat, Weber devient universitaire et occupe en 1894 la chaire d'économie politique à Fribourg puis à Heidelberg. La maladie l'oblige à interrompre durablement l'enseignement. Il voyage alors et élargit son horizon intellectuel, à la sociologie notamment. Il sert dans l'armé au cours de la Première Guerre mondiale et s'éteint le 14 juin 1920. Il est à l'origine de nombreuses œuvres parmi lesquelles *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), *Essai sur le sens de la neutralité axiologique dans les sciences sociologiques et économiques* (1918) et *Economie et société* (1922) qui sera publié après sa mort

#### 1. Weber s'inscrit dans la querelle des méthodes en Allemagne

La sociologie de Weber se développe alors que la « querelle des méthodes » agite le milieu universitaire. **La querelle des méthodes porte sur le caractère scientifique des sciences sociales.**

Le débat a commencé en 1883, au lendemain de la publication du livre de l'économiste autrichien Carl Menger<sup>14</sup>. Dans cet ouvrage, le tenant de la révolution marginaliste, soutenait que l'économie devait devenir « scientifique ». Autrement dit, elle doit adopter une démarche déductive et formelle en partant de principes élémentaires concernant d'une part le comportement des individus, et d'autre part les lois du marché, pour parvenir à des lois universelles.

Cette thèse attira les foudres de Gustav Schmoller, chef de file de l'école historique allemande en économie. Il reprocha à Menger d'avoir recours au modèle de « *l'homo economicus* » qui serait une pure fiction théorique. En effet, l'individu réel étant un être complexe, ses valeurs et ses mobiles seraient irréductibles au seul calcul des intérêts. De plus, la méthode abstraite, déductive et formelle de Menger ne pouvait convenir à l'étude des sociétés. A la méthode de l'individualisme méthodologique préconisée par Menger, Schmoller opposait au contraire une approche « historique, globale et sociale » partant des institutions dans lesquelles agissent les individus. Schmoller contestait que l'on puisse découvrir des lois universelles dans le domaine de l'économie et de la société, l'histoire humaine étant marquée par la contingence, la spécificité de chaque période et de chaque milieu.

C'est également en 1883 que Wilhem Dilthey<sup>15</sup> présente sa **célèbre opposition entre les «sciences de l'esprit» (ou sciences sociales) et les «sciences de la nature»**. L'objet de ces dernières est la réalité physique, laquelle s'explique par un système de causes et de lois. En revanche, pour rendre compte de la réalité humaine, il faut faire appel, selon Dilthey, à une autre démarche qui prenne en compte la subjectivité et le sens que les êtres humains donnent à leur action. L'objet des sciences de l'esprit est donc le monde des idées, des valeurs, des projets qui ne peuvent s'appréhender que par la compréhension (c'est-à-dire la perception intérieure des visions du monde des sujets). Pour lui, il faut accepter la différence entre les phénomènes naturels et phénomènes sociaux parce que ces derniers sont dépendants de l'expérience des individus. Dès lors, les méthodes doivent elles aussi différer. Si « nous expliquons la nature, nous comprenons la vie psychique » affirme le philosophe avant de distinguer une **démarche « compréhensive »** qui vise à restituer le sens que les acteurs donnent à leurs actions ; et une **démarche « explicative »** qui consiste à rechercher des causalités, voire des lois, reliant de façon stable des effets à leurs causes.

## 2. La méthode compréhensive wébérienne

C'est Max Weber<sup>16</sup> qui, en prenant position dans la querelle des méthodes, va fonder la sociologie allemande. Il va adopter une position intermédiaire en définissant la sociologie comme « **une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'en expliquer causalement son déroulement et ses effets** ».

Ainsi, l'**objet de la sociologie est l'activité sociale**. Weber définit l'activité de la façon suivante : « *Nous entendons par « activité » un comportement humain (...) quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un sens subjectif* ». Autrement dit, un individu pourrait formuler les motifs de son action, qu'il s'agisse d'un calcul coût/bénéfice, de valeurs, d'émotions, etc. Par exemple, l'entrepreneur peut expliquer son investissement, le militant sa mobilisation pour une cause. Suivant les cas, les individus auront plus ou moins conscience du sens de leurs actions. Pour définir l'activité sociale, il ajoute : « *et par activité « sociale », l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'autrui, par rapport auquel s'oriente son déroulement* ». Autrement dit, C'est un comportement humain orienté vers autrui, qui a donc une dimension relationnelle. Ainsi, l'**activité sociale n'est pas** :

- Une activité par rapport à un objet matériel (nettoyer sa voiture)
- Une activité intime (la prière par exemple)
- Une interaction non orientée entre deux individus (une collision de deux cyclistes par exemple)
- Une activité uniforme (tout le monde ouvre son parapluie)

Le point de départ de la sociologie est de comprendre l'activité sociale : on qualifie la sociologie de Weber de **sociologie compréhensive**. Autrement dit, il s'agit pour le sociologue d'identifier le sens subjectif qu'un individu donne à son action. Dès lors, il faut partir des actions individuelles pour comprendre les phénomènes sociaux. Weber propose donc une **sociologie individualiste**, aux antipodes de la démarche de Durkheim.

Cette compréhension passe par une interprétation : il s'agit de conceptualiser le sens subjectif que l'individu donne à son action. Pour cela, Max Weber passe par la construction **d'idéaux-types**. Il s'agit d'une abstraction construite à partir d'une observation de la réalité « *en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets (...) choisis unilatéralement pour former un tableau de pensée homogène* ». L'idéal-type n'est pas la réalité mais une forme synthétique tirée de cette réalité. a construction de l'idéal type réclame que le chercheur applique une **neutralité axiologique**, c'est-à-dire qu'il s'abstienne d'une part de tout *jugement de valeurs* , et qu'il établisse un *rapport aux valeurs* qui consiste à considérer celles-ci comme des faits à analyser.

Cela doit permettre **d'expliquer, de dégager des lois, des relations de causalité, mais qui ne sont que probabilistes, partielles et historiquement fondées**. Le sociologue doit donc également expliquer causalement l'activité sociale mais en gardant en tête que ces lois ne sont pas universelles. Il parle « **d'affinités électives** ».

## B. La sociologie de Weber en pratique : l'exemple des origines protestantes du capitalisme

### 1. L'esprit du capitalisme et l'éthique protestante

**Fidèle à sa méthode, Weber<sup>17</sup> observe les faits historiques pour construire un premier idéal type – l'esprit du capitalisme** – et commence alors par établir un double constat : d'une part, l'appât du gain n'est pas en lui-même capitaliste, mais n'est rien d'autre qu'une pulsion, plutôt irrationnelle d'ailleurs ; d'autre part, les techniques du capitalisme ont existé avant le capitalisme (la circulation monétaire et les prêts d'argent existent depuis l'Antiquité et ont parfois atteint un haut niveau de sophistication, pour favoriser le développement des échanges, voire du commerce international). Donc, il faut d'autres facteurs pour expliquer l'émergence du capitalisme en Occident aux environs du XVIème siècle. Max Weber en vient ainsi à mettre en évidence que « l'Occident connaît (...) À l'époque moderne, une forme toute différente de capitalisme, qui ne s'était jamais développée auparavant dans le monde : l'organisation capitaliste rationnelle du travail (formellement) libre ». Le capitalisme « s'identifierait plutôt à la domination à tout le moins avec une modération rationnelle de cette pulsion irrationnelle que constitue la soif de l'argent ». L'esprit du capitalisme en tant qu'idéal type, c'est donc de saisir les chances de profit par l'exploitation des possibilités d'échange grâce à un usage rationnel et pacifique des moyens dont on dispose, ce que l'on retrouve dans l'organisation des entreprises, le développement du droit commercial et de la comptabilité.

**Une fois cela établi, il lui faut ensuite en venir à l'éthique protestante, second idéal type.** Max Weber le construit principalement à partir des principes du calvinisme. Tout protestant a « la conviction qu'il n'est qu'un moyen de vivre qui agrée à Dieu », que chacun à un métier qui est aussi son devoir puisque « le travail professionnel est une mission ou plutôt la mission imposée par Dieu ». De surcroît, remplir son devoir par un travail bien fait ne garantit, ni le salut éternel ni le repos de l'âme, puisque selon la doctrine calviniste de la prédestination : « le destin de chacun est fixé de toute éternité ». Paradoxalement, ce ne sont pas les mérites de chacun qui le sauvent, mais la volonté de Dieu. Dans les faits, cette doctrine est vécue en se donnant pour un devoir de se considérer comme élu, en s'aidant du travail « censé dissiper le doute religieux et donner la certitude de l'état de grâce ». Ainsi, le travail s'accompagne de valeurs compatibles avec l'esprit du capitalisme comme la conscience professionnelle ou la discipline au travail. Mieux, le calvinisme met « tout en œuvre pour combattre la jouissance spontanée de la fortune ». L'austérité et l'ascèse recommandées à chaque protestant pour organiser sa vie, condamnent la consommation et favorisent l'épargne, ce qui pousse d'autant plus à la constitution d'un capital que la morale ne fait plus obstacle à la volonté de s'enrichir, contrairement à celle des catholiques médiévaux (pauvreté, charité, dons aux œuvres, célébration de la gloire de Dieu par la construction d'édifices religieux).

### 2. Les affinités électives entre éthique protestante et esprit du capitalisme

Il poursuit ensuite en expliquant l'émergence du capitalisme en le reliant au protestantisme. **Il y a bien des affinités électives entre l'idéal type « esprit du capitalisme » qui pousse à rechercher le profit par des moyens rationnels, et l'éthique protestante qui consiste à « gagner de l'argent, toujours plus d'argent, tout en se gardant des jouissances spontanées de la vie ».** La modernité occidentale est née de l'esprit ascétique protestant. Il y a là un lien de causalité concrète.

Néanmoins, il souligne que ce lien de causalité n'est qu'une possibilité d'explication, mais parmi une grande quantité d'autres facteurs. Si cette relation est plausible, **elle n'est pas mécanique**. L'esprit du capitalisme s'est progressivement affranchi de ses fondements religieux, la motivation religieuse permet cependant d'identifier le sens visé par les acteurs et de comprendre pourquoi ces entrepreneurs adoptent des comportements en rupture avec leur temps.

## C. Un penseur de la modernité : la rationalisation du monde

### 1. La rationalisation des activités sociales et le désenchantement du monde

Le sociologue allemand **Max Weber fait du processus de rationalisation l'une des caractéristiques des sociétés modernes occidentales**. Selon lui, la magie, le surnaturel, cèdent le pas à l'exercice de la raison comme élément d'interprétation du monde. Autrement dit, les sciences deviennent les nouvelles religions capables d'offrir aux individus les explications nécessaires pour comprendre et interpréter le monde qui les entoure.

Cette généralisation de la rationalité au sein des sociétés occidentales **guide les comportements individuels**. Weber dresse une typologie d'idéaux-types d'action qui englobe toutes les activités sociales :

- **L'action rationnelle en finalité** (rationnelle par rapport à un but) a lieu quand l'individu « oriente son activité d'après les fins, moyens et conséquences subsidiaires et qui confronte en même temps rationnellement les moyens et la fin, la fin et les conséquences subsidiaires et enfin les diverses fins possibles entre elles. »
- **L'action rationnelle en valeur** a lieu quand l'individu « agit d'une manière purement rationnelle en valeur celui qui agit sans tenir compte des conséquences prévisibles de ses actes, au service qu'il est de sa conviction portant sur ce qui lui apparaît comme commandé par le devoir, la dignité, la beauté, les directives religieuses, la piété ou la grandeur d'une « cause », quelle qu'en soit la nature. »
- **L'action affective** est un acte dont l'auteur est dominé par la passion et par ses émotions, qui par définition est irréfléchi au sens où aucune stratégie n'est suivie.
- **L'action traditionnelle** est « une manière morne de réagir à des excitations habituelles qui s'obstine dans la direction d'une attitude acquise autrefois », elle est guidée par les coutumes.

Pour Weber, **l'action rationnelle en finalité tend à remplacer les trois autres motifs d'action** (qui ne disparaissent pas pour autant) dans les sociétés modernes.

**Il souligne que cette rationalisation conduit à un désenchantement du monde** : le raisonnement scientifique s'impose au détriment des croyances religieuses et magiques. Cette évolution a conduit à une société qui vit comme si rien ne lui était caché, perdant ainsi sa dimension enchanteresse. Mais cela peut conduire aussi à une perte de sens.

## 2. La rationalisation des modes de domination et des formes collectives d'organisation

Max Weber étudiera également un autre versant de ce processus de rationalisation au travers des formes de domination. Weber dresse une typologie des idéaux-types de domination qui englobe toutes les sources légitimes de pouvoir :

- **La domination charismatique** « repose sur la soumission extraordinaire, au caractère sacré, à la vertu héroïque, ou au à la vertu exemplaire d'un personne » qui est donc considéré « naturellement » comme le chef.
- **La domination traditionnelle** « repose sur la croyance en la sainteté des traditions (...) à la légitimité de ceux qui exercent une autorité par ces moyens ». Le détenteur du pouvoir est désigné par la tradition.
- **La domination légale rationnelle** repose « sur la croyance en la légalité de règlements », c'est la domination par la règle et par la loi. Les ordres sont impersonnels, donnés par ceux qui occupent une position hiérarchique dont la fonction est de donner ces ordres.

Pour Weber, **la domination légale rationnelle tend à s'imposer progressivement** ce qui est étroitement lié au capitalisme moderne qui affaiblit les sociétés traditionnelles et systématise l'usage des règles du droit. Cela est vrai au niveau politique mais aussi au niveau des entreprises comme en témoigne son analyse de la bureaucratie (voir chapitre 11).

## SECTION 2 : L'EVOLUTION DE LA SOCIOLOGIE DEPUIS SES FONDATIONS

L'évolution de la sociologie depuis ses fondations est marquée par le développement de plusieurs courants (I) mais aussi la pluralité des méthodes (II) et une réflexion renouvelée autour du rôle de la sociologie (III).

### I. LES PRINCIPAUX COURANTS DE LA SOCIOLOGIE : UN RENOUVELLEMENT DES CLIVAGES ?

La sociologie qui se développe après Durkheim et Weber est d'abord marquée par la domination de la sociologie américaine qui est traversée par de nouvelles fractures (A). Dans la sociologie française, le débat individu-société demeure structurant (B).

#### A. *La sociologie américaine : le clivage autour de l'approche empirique*

##### 1. L'approche empirique : l'exemple des interactionnistes

On parle d'une approche empirique pour qualifier la **priorité accordée à l'observation des faits et à la collecte des données** par rapport à l'élaboration d'une théorie. Plusieurs courants de la sociologie américaine peuvent être reliés à cette approche et, en particulier, les différents courants interactionnistes.

- **La première école de Chicago : les interactionnistes**

La naissance de la sociologie américaine est indissociable de l'approche empirique. En effet, la **première école de Chicago** qui se développe dès la fin du XIXe siècle se démarque par son approche empirique. Cette école est qualifiée **d'interactionniste** : elle cherche à montrer que l'individu et la société n'existent pas en soi, mais que ces deux réalités émergent des interactions sociales. Une interaction sociale correspond à une relation interpersonnelle entre deux individus au moins, par laquelle les comportements de ces individus s'influencent mutuellement et se modifient chacun en conséquence. A ce titre, **la sociologie interactionniste a contribué à dépasser l'opposition entre holisme et individualisme**.

Le contexte est celui d'une ville en forte croissance, marquée par une industrialisation rapide qui attire de nombreuses communautés d'immigrés. La **ville de Chicago** passe ainsi de 5000 habitants en 1850 à 1 000 000 en 1900 et 3 400 000 en 1930 ! Créé en 1892, le département de sociologie de l'Université de Chicago est le premier département de sociologie au monde. L'école de Chicago se donne alors pour objectif d'étudier les relations interethniques et la délinquance dans les grandes villes des Etats-Unis, notamment à Chicago qui constitue un **laboratoire social** de premier ordre.

L'ouvrage le plus célèbre de cette école a été écrit par William I. Thomas et Florian Znaniecki<sup>18</sup>. Ils y décrivent la situation de « désorganisation sociale » dans laquelle se trouvent les paysans polonais qui émigrent aux Etats-Unis. En effet, l'immigré, seul ou accompagné d'une partie infime de sa famille, est éloigné de son groupe d'appartenance primaire et vit relativement isolé dans une ville déjà fortement urbanisée. Dans ces conditions, l'immigré polonais se trouve dans un entre-deux : d'un côté, les règles de comportements de la communauté polonaise perdent de leur influence, d'un autre côté, il doit composer avec de nouvelles normes qui sont celles de la société américaine. Cela se traduit par une perte de repères qui donne lieu, selon eux, à trois grands types d'adaptation :

- **Le philistin** : rigide et conformiste, il n'arrive pas à s'adapter à la nouvelle situation qu'il rencontre et reste fidèle aux normes de son groupe d'origine ;
- **Le bohémien** : il dispose d'une certaine capacité d'adaptation mais à un état inachevé, il a des difficultés à adopter une attitude cohérente qui donne du sens à son existence ;
- **Le créatif** : il arrive à s'adapter, à s'approprier le changement opéré et à lui donner du sens dans le cadre de sa trajectoire biographique.

En réalité, ces types sociaux ne sont que des tendances de caractère qui se combinent chez tous les individus, même si l'un de ces trois types domine toujours chez un individu particulier. Mais pour autant, rien n'est écrit de son destin ; ce sont en effet les circonstances qui décident ce que chacun devient. Thomas et Znaniecki insistent alors sur l'interaction des facteurs : « *Dans cette interaction continue entre l'individu et son environnement, on ne peut dire, ni que l'individu est le produit de son milieu, ni qu'il produit son milieu ; ou plutôt, on peut dire les deux choses à la fois* ».

*fois* ». Ainsi, placés dans une même situation, les réponses des différents individus ne vont pas être les mêmes. Ils agissent en fonction de ce qu'ils comprennent de la situation dans laquelle ils se trouvent.

- **La deuxième école de Chicago : l'interactionnisme symbolique**

**La deuxième école de Chicago, l'interactionnisme symbolique, apparaît vers 1950, se situe dans la continuité de ces travaux et se construit autour de trois principes.**

- Tout d'abord, les humains agissent à l'égard des choses en fonction du sens que les choses ont pour eux, c'est donc la perception de la réalité qui est fondamentale.
- Ensuite, ce sens est en même temps construit au cours des interactions avec autrui, il n'est donc pas une donnée à priori.
- Enfin, c'est dans un processus d'interprétation mis en œuvre par chacun que ce sens est modifié, ce qui explique entre autres, pourquoi les normes de comportement évoluent dans le temps.

**La conséquence radicale de ces principes est qu'il ne peut pas y avoir de faits sociaux extérieurs aux individus.** L'interactionnisme symbolique s'oppose donc radicalement à Durkheim. C'est dans le cadre des interactions que les individus construisent non seulement leur identité mais aussi leurs rôles sociaux. Les valeurs, les normes et finalement l'ordre social ne sont pas donnés par le système mais résultent d'une construction sociale fruit d'une multitude d'interactions. Cela s'illustre particulièrement au travers des travaux sur la déviance.

**Au travers de l'exemple des fumeurs de marijuana, Howard Becker<sup>19</sup> montre que le statut de déviant se construit par une série d'interactions.** Les normes sont d'abord instituées par des « entrepreneurs de morale », elles n'existent pas en elles-mêmes. Il montre ainsi comment la consommation de marijuana a été interdite aux États unis en 1937. Le *Federal bureau of Narcotics*, sans activité depuis la fin de la prohibition en 1933, joue ce rôle d'entrepreneur de morale par la mobilisation des médias et de l'opinion publique sur les dangers de cette drogue. Ensuite, un individu est déviant parce qu'il est perçu comme tel par la société : il est « étiqueté » déviant (théorie de l'étiquetage ou *labelling*). Il ne suffit donc pas de transgresser une norme pour être considéré comme déviant ce qu'il montre au travers de son tableau croisé.

**Document 8 : Typologie de Becker**

<b>Types de comportements</b>	<b>Obéissant à la norme</b>	<b>Transgressant la norme</b>
<b>Perçu comme déviant</b>	Accusé à tort	Pleinement déviant
<b>Non perçu comme déviant</b>	Conforme	Secrètement déviant

La déviance est donc en quelques sorte une création sociale : « *Le déviant est celui à qui l'étiquette de déviant a été appliquée avec succès ; le comportement déviant est le comportement que les gens stigmatisent comme tel* ». **L'étiquetage engendre la stigmatisation.** Progressivement, l'individu acquiert une nouvelle identité de déviant qui finit par occuper toute la place. La société renforce son unité par le rejet des déviants qui progressivement se constituent en groupe construit sur l'identité et la carrière déviante de ses membres. La déviance n'a donc de sens qu'au regard d'une norme socialement construite, qui aurait pu être autre. Au final, Becker construit un modèle dynamique de la déviance autour de son concept de « **carrière déviante** ». A partir du même exemple, il distingue quatre séquences dans la carrière du fumeur de marijuana avec, à chaque étape, une transformation de représentation de la réalité chez le fumeur :

- **l'apprentissage de la technique** : pour se mettre à essayer la marijuana, il suffit d'avoir dans son entourage des fumeurs. Parmi ceux qui essayent, un grand nombre en restera aux premières sensations désagréables et ne renouvelera pas l'expérience. Seuls ceux qui en maîtrisent les effets passent à l'étape suivante ;
- **l'apprentissage de la perception des effets** : le fumeur doit être capable d'éprouver des sensations particulières lors de la consommation de marijuana (ce que les fumeurs appellent « planer ». A nouveau, seule une catégorie de fumeurs en est capable) ;
- **l'apprentissage du goût pour les effets** : la population de fumeurs qui ressent quelque chose lors de la consommation de marijuana doit ressentir du plaisir. Seule une minorité éprouve ce plaisir et passe à l'étape suivante ;

- **L'approvisionnement** : lorsque toutes les étapes ont été franchies, l'individu se reconnaît comme « fumeur de marijuana ». Parce qu'il fume régulièrement, l'individu doit s'approvisionner alors même que la vente est interdite. Pour résoudre ce paradoxe et ne pas se sentir comme « déviant », le fumeur trouve un système de justification à sa pratique. Il parvient à se convaincre, au contact d'autres fumeurs, que cette pratique n'est pas déviante et que la norme sociale dominante n'est établie que par des personnes étrangères et ignorantes qui ne saisissent pas le sens de cette pratique.

Avec Erving Goffman<sup>20</sup>, ce processus de stigmatisation est étudié comme la relation entre le groupe des « normaux » et le groupe de ceux qui justement portent un « stigmate », c'est-à-dire une caractéristique physique volontaire (vêtements portés, coupe de cheveux) ou involontaire (taille, couleur de peau, handicap physique) qui jette un discrédit sur celui qui le possède. Être déviant chez Goffman, c'est donc porter un stigmate produit par l'interaction entre ceux qui le portent et ceux qui ne le portent pas. Le stigmate est donc un produit social, lié aux interactions entre différents groupes. « **Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes, mais des points de vue** ». Le porteur d'un stigmate possède deux identités sociales : une identité virtuelle et une identité réelle. L'identité sociale réelle correspond au véritable profil de la personne, aux attributs réels qu'elle possède. L'identité virtuelle renvoie aux caractéristiques que les autres lui prêtent sur la base d'attributs physiques, moraux... Par exemple, un individu au chômage peut être vu comme paresseux, profitant du système, alors qu'en réalité il n'a qu'un seul désir : retrouver du travail. Dans ce cas, il y a un décalage entre l'identité réelle (retrouver du travail) et l'identité virtuelle (le chômeur est paresseux). Or, c'est là que se trouve, pour Goffman, l'origine du processus de stigmatisation. Autrement dit, **un écart entre l'identité réelle et l'identité virtuelle a pour conséquence une stigmatisation de la personne qui déstabilise son identité sociale**. Cela donne lieu, entre eux, à une négociation permanente qui peut prendre plusieurs formes selon l'usage social du handicap. Cet usage social peut être :

- une **stratégie de dissimulation** qui consiste à refuser ce qui lui est associé (lunettes, appareil auditif, canne, fauteuil roulant) ;
- une **stratégie de coopération**, c'est-à-dire à user socialement de son handicap (indemnisation, place réservée, transport particulier) ;
- une **stratégie de refus**, dès lors que l'on agit pour inverser l'image du handicap (pratiques sportives, mouvements associatifs).

Ces sociologies interactionnistes peuvent être considérées comme des **sociologies de l'identité sociale** et, à ce titre, se rapproche d'une démarche compréhensive wébérienne. Leur originalité réside dans le fait que cette identité est construite dans les interactions, ce qui permet de dépasser le traditionnel clivage holisme-individualisme. Et l'originalité de cette sociologie réside dans les méthodes employées, leur approche étant empirique, mais qui feront l'objet également de nombreuses critiques.

## 2. Contre l'empirisme : l'exemple du culturalisme et du structuro-fonctionnalisme

Certains courants de la sociologie américaine vont se construire en opposition à l'empirisme de Chicago. S'ils ne nient pas l'importance du recours à l'expérience sensible et au terrain, ils dénoncent le **manque de théorisation** de ces sociologies. Ces sociologies reposent ainsi sur un bagage théorique plus étayé. On peut notamment y relier le courant culturaliste et le courant structuro-fonctionnaliste.

### • Le culturalisme

**Le culturalisme** est un courant de la sociologie américaine qui a été particulièrement influent dans les années 1930 et qui fait l'hypothèse que **l'individu est déterminé par la culture de la société dans laquelle il évolue** (ensemble des valeurs et des comportements propres aux membres d'une société). Ce courant part donc de l'idée, comme Durkheim que la société s'impose aux individus via la culture intériorisée lors de la socialisation. Il s'agit d'une perspective holiste. Leurs travaux se sont principalement appuyés sur les sociétés traditionnelles. En voici les principaux apports :

- **Ralph Linton, avec Abraham Kardiner<sup>21</sup>, fonde le concept de « personnalité de base »** : ensemble des normes et valeurs communes aux individus d'une même culture. Dit autrement, il existe en quelques sortes un répertoire de comportements dans lequel les individus vont puiser en fonction des circonstances sociales qu'ils rencontrent. Cette personnalité de base est le produit de la socialisation, c'est-à-dire des mécanismes d'intériorisation des normes et des valeurs réalisées par en particulier par les institutions primaires, comme la famille, durant l'enfance.

- Ruth Benedict<sup>22</sup> est à l'origine du concept de « pattern » qui regroupe l'ensemble des traits culturels spécifiques à une société et à ses membres. Dit autrement, chaque société serait caractérisée par un « type culturel » spécifique. Elle l'illustre au travers d'un exemple devenu célèbre en étudiant les traits culturels opposés de deux tribus d'indiens du Nouveau Mexique : les Zuñi présentent un type culturel « apollinien », caractérisé par un comportement paisible, conformiste et respectueux d'autrui et les Kwakiutl qui présentent un type culturel « dionysiaque », marqué par l'agressivité, l'individualisme et parfois la violence. Benedict explique alors la différence entre ces peuples et types culturels par l'existence d'institutions sociales qui façonnent le comportement, transmettent durablement des caractéristiques qui se perpétuent de générations en générations.
- Margareth Mead<sup>23</sup>, en étudiant les comportements féminins et masculins, montre que les comportements que l'on pense déterminés par la nature le sont en réalité par la culture. Elle montre, en étudiant trois ethnies de Nouvelle Guinée et trois villages de l'archipel de Samoa, que les tempéraments masculins et féminins reposent sur des stéréotypes qui varient d'une société à l'autre. Ainsi, selon elle, le sexe des individus ne détermine pas leur comportement. « Si certaines attitudes, que nous considérons traditionnellement associées au tempérament féminin (...) peuvent aisément être typiques des hommes d'une tribu, et dans une autre (...) être rejetées par la majorité des hommes comme des femmes, nous n'avons plus aucune raison de croire qu'elles soient irrévocablement déterminées par le sexe de l'individu ».

Le culturalisme a fait l'objet de **plusieurs critiques** :

- Le culturalisme a imposé le thème du relativisme culturel par opposition à l'universalisme. Il signifie qu'il n'y a pas de référence absolue pour les valeurs et les normes qui expliquent les comportements humains. On ne peut donc pas établir de hiérarchie entre les cultures. Cette idée, dans une période où les empires coloniaux sont à leur apogée, ne permet plus de les justifier comme la conséquence nécessaire à l'émancipation des peuples, parce que celle-ci nécessite la diffusion des valeurs présentées comme universelles de la culture occidentale. Cependant, elle peut conduire à verser dans un **relativisme moral**. Si tout est culture, il n'y a pas de morale universelle, donc pas de progrès au nom de celle-ci, ce qui revient à remettre en question l'existence universelle de droits de l'homme, et en même temps la possibilité d'évolutions culturelles convergentes (par exemple, la reconnaissance de l'égalité des sexes).
- Le culturalisme a tendance à considérer les individus de manière très **passive** ; ils se caractérisent par un manque d'autonomie, de réflexivité et sont le simple reflet d'une culture qui s'impose à eux. Par ailleurs, le processus de transmission culturel apparaît comme trop homogène. Tous les individus d'une même société semblent répondre à un processus unique, alors que, dans les faits, pour un même individus, les processus de socialisation sont multiples et plus complexes que ne le supposent les culturalistes. Il faut sans doute voir dans ces limites au culturalisme une **difficulté à penser les sociétés occidentales qui apparaissent plus complexes** que les sociétés traditionnelles sur lesquelles les culturalistes se sont principalement appuyés. C'est l'une des raisons pour lesquelles le culturalisme a perdu de son influence dans la sociologie américaine après les années 1950 au profit du fonctionnalisme.

- **Le structuro-fonctionnalisme**

**Le structuro-fonctionnalisme est un courant de la sociologie américaine, qui va exercer une influence importante après la seconde guerre mondiale, et qui cherche à expliquer un phénomène par le rôle qu'il joue dans la société (sa fonction).** Pour cette sociologie, les comportements des individus sont guidés par les rôles qu'ils exercent. L'analogie est forte avec la biologie quand celle-ci explique la présence de chaque organe dans un corps humain par la fonction qui est la sienne. Cette approche suppose donc qu'il existe une harmonie sociale comme il existe un fonctionnement du corps humain permettant d'être en bonne santé. Ce courant s'inscrit indéniablement dans une **démarche holiste** puisqu'il considère que les comportements des individus sont déterminés par leurs fonctions et s'oppose à la sociologie interactionniste peu théorique.

C'est le sociologue américain, enseignant à Harvard, **Talcott Parsons<sup>24</sup>** qui en est à l'origine. Il considère qu'il existe un **ordre social harmonieux et que chaque action sociale remplit une fonction qui permet d'assurer la stabilité du système**. Autrement dit, la problématique centrale de la théorie parsonienne est de comprendre comment les actions sociales des acteurs maintiennent l'ordre du système général d'actions sociales dans le temps. Le système général est composé de quatre systèmes : le système biologique, le système psychologique, le système social et le système culturel. Pour Parsons, le principal objet d'étude de la sociologie est le système social, lui-même composé de quatre sous-

systèmes : l'économie, le système politique, la communauté sociale et le maintien des modèles culturels institutionnalisés.

#### **La stabilité du système suppose que soient remplies quatre fonctions (modèle AGIL) :**

- A : adaptation (*Adaptation*) qui correspond à l'adéquation entre la fin et les moyens et qui suppose le respect des normes édictées par l'environnement. Dans le système social, cette fonction est assurée par l'économie qui doit assurer la gestion optimale des ressources et, pour ce faire, doit s'adapter en permanence à son environnement.
- G : la réalisation des fins (*Goal Attainment*) définit les objectifs à atteindre pour le système général d'actions sociales dans son ensemble, comme pour ses éléments constitutifs. Dans le système social, cette fonction est assurée par le système politique qui doit assurer l'intérêt général. Il peut user de mesures contraignantes pour cela.
- I : l'intégration au système d'action (*Integration*) vise à coordonner les différentes unités du système et à assurer la cohésion de l'ensemble. Dans le système social, cette fonction est assurée par la communauté sociale. Elle doit assurer le loyalisme des acteurs envers la collectivité globale, ce qui s'avère déterminant dans une société moderne où les statuts et les rôles sociaux se diversifient. Cette fonction consiste essentiellement à traduire les modèles culturels dominants en normes impératives que les acteurs doivent intégrer. C'est le rôle conféré par exemple aux institutions judiciaires.
- L : le maintien des modèles culturels (*Lattent Patern Maintenance*) tend à assurer la stabilité des normes et des valeurs et à favoriser leur intériorisation par les acteurs sociaux. Dans le système social, cette fonction est assurée par les modèles culturels institutionnalisés qui ont pour objectif la légitimation des orientations culturelles promues par la société. Cet élément est essentiel dans une société moderne où ces orientations sont de plus en plus différenciées. La famille joue un rôle de premier plan dans cette fonction.

**L'analyse de la famille** de Parsons<sup>25</sup> permet de bien illustrer sa théorie. Parsons considère la famille nucléaire comme en parfaite adéquation avec la société capitaliste, individualiste et industrielle de son époque et tout à fait apte à assurer sa propre reproduction. Elle produit des membres adaptés à ce que demande la société, s'éloignant notamment de la parenté, réduisant le groupe domestique à un ménage conjugal et abaissant le nombre d'enfants afin de former des individus mieux préparés aux exigences économiques. En se spécialisant dans la fonction affective et la socialisation, elle assure l'intégration, la solidarité et l'inconditionnalité des liens entre ses membres. Par ailleurs, il insiste sur la répartition sexuée des rôles au sein de la famille, élément indispensable pour assurer la stabilité du système. Le père a un rôle « instrumental ». Il doit mettre le groupe en rapport avec l'extérieur pour en tirer des ressources et c'est lui aussi qui définit les orientations du groupe, il est donc leader du système, il détient l'autorité. Sa profession est essentielle pour déterminer le statut de la famille. Il a donc une fonction de « gagne-pain », d'où son peu de participation aux tâches domestiques. La mère a, elle, un rôle « expressif ». Elle doit assurer la cohésion du groupe et toutes les relations familiales convergent vers elle. Elle garantit la motivation de ses membres et leur conformité aux modèles de conduite. Son rôle est donc affectif.

La théorie parsonienne a fait l'objet de **nombreuses critiques** :

- **Un manque de fondements empiriques** : il a été reproché au fonctionnalisme de Parsons de ne s'appuyer sur aucun, sinon très peu, de matériau empirique. Wright Mills<sup>26</sup> qualifie le fonctionnalisme de Parsons de « suprême théorie » dénué de fondements empiriques ;
- Wright Mills considère également que la théorie de Parsons induit une forme de **conservatisme sociétal**. En effet, si toutes les actions sociales remplissent une fonction nécessaire au maintien de l'ordre social, alors le risque est grand de refuser toute remise en cause. Certains ont reproché la conception parsonienne de la famille qui tend à naturaliser la famille conjugale (division de tâches, mariage...), alors même que les formes familiales commençaient à se diversifier à son époque.
- Enfin, le fonctionnalisme parsonien s'appuie sur une **conception hypersocialisatrice** de l'individu puisque l'action individuelle consiste uniquement à adopter des schémas de comportements prédéfinis. La liberté de choisir des acteurs sociaux est très réduite.

### 3. Une approche intermédiaire : le fonctionnalisme de moyenne portée de Merton

**Robert K. Merton<sup>27</sup>** va renouveler la théorie de Parsons en proposant un fonctionnalisme de moyenne portée qui cherche à équilibrer théorie et empirie. Il remet partiellement en cause les postulats du fonctionnalisme :

- Plusieurs éléments peuvent avoir la **même fonction** ;
- Il existe des **dysfonctions**, c'est-à-dire des conséquences négatives liées à l'action d'un élément, qui n'ont pas nécessairement les mêmes effets sur tous les membres de la société.
- Il existe des **fonctions manifestes**, dont les acteurs ont conscience, et des **fonctions latentes** qui leur échappent. Cela permet de comprendre, selon lui, pourquoi des « pratiques sociales se perpétuent alors que leur but manifeste n'est sûrement pas atteint ». Par exemple, danser n'a jamais fait pleuvoir, sauf en cas de coïncidence. Mais, comme toute pratique rituelle, danser pour qu'il pleuve remplit une fonction latente : assurer la cohésion sociale.

Ces concepts, en particulier celui de dysfonction, permettent à Merton de dépasser l'une des principales limites du fonctionnalisme, en l'occurrence la présence d'une harmonie sociale préexistante.

On peut retenir trois principaux apports des travaux de Merton :

- Son analyse de la **déviance** qui croise les buts poursuivis aux moyens utilisés pour les atteindre. La double question qu'il pose est la suivante : les individus poursuivent-ils des buts légitimes qui correspondent aux attentes sociales ? Ont-ils les moyens de les atteindre ? Cela permet d'envisager plusieurs situations dysfonctionnelles qui se manifestent par des comportements déviants comme indiqués dans le tableau suivant :

**Document 9 : Typologie de Merton**

Mode d'adaptation	Buts poursuivis	Moyens utilisés
Conformisme	Légitimes	Légitimes
Innovation	Légitimes	Non légitimes
Ritualisme	Non légitimes	Légitimes
Retrait	Non légitimes	Non légitimes

Le conformisme est une situation qui renforce l'ordre social. Les individus sont intégrés et partagent les valeurs de la société. Ce n'est pas le cas lorsqu'ils sont en situation où ils innovent, c'est-à-dire qu'ils sont prêts à utiliser n'importe quels moyens pour atteindre leur but y compris illégaux (le vol par exemple). L'attitude ritualiste est caractéristique de la personnalité bureaucratique qui consiste en une sorte de sur-conformité : on applique la règle quelles que soient les conséquences, parce que la règle protège vis-à-vis de la hiérarchie. Le retrait est un rejet global qui conduit à la marginalité (clochards, toxicomanes). Finalement, seul le conformisme n'est pas dysfonctionnel.

- Son analyse de la « **socialisation anticipatrice** ». Ce processus consiste pour un individu à intérioriser les normes et valeurs du groupe de référence qu'il aspire à intégrer. Dans ce cas, la socialisation remplit une fonction sociale puisque l'individu cherche à faire partie d'un groupe de référence. Cependant, Merton estime que « cette socialisation anticipatrice n'est fonctionnelle que dans une structure sociale faisant place à de la mobilité ». Lorsqu'une mobilité ascendante n'est pas possible, elle devient « dysfonctionnelle puisque l'individu ne peut se faire accepter par le groupe dans lequel il aspire à entrer et risque de se faire rejeter par son groupe ».
- Son concept de « **prophétie autoréalisatrice** » : « c'est au début, une définition fausse de la situation qui provoque un comportement qui fait que cette définition initialement fausse devient vraie ». Robert K. Merton explique ainsi les problèmes d'intégration des Afro-Américains dans les syndicats aux États-Unis. Pour Merton, si les Afro-Américains ne sont pas intégrés dans les syndicats, c'est parce que les syndicalistes pensent que les Noirs ne partagent pas les valeurs du syndicat en travaillant durant les grèves ; or si ceux-ci sont amenés à travailler à l'encontre du syndicat, c'est qu'ils en sont en réalité exclus. Ce concept est aujourd'hui utilisé dans de nombreux domaines comme en économie.

## B. Les principaux courants de la sociologie française : un débat individu-société toujours structurant

### 1. La sociologie holiste de Bourdieu

Pierre Bourdieu développe une nouvelle approche essentiellement holiste : le **structuralisme constructiviste**. Cette approche met l'accent sur les structures qui s'imposent aux individus. Il cherche dès lors à mettre en évidence, comme Durkheim, les lois du social et à révéler les déterminismes sociaux qui pèsent sur les individus. Néanmoins, il considère que ces structures ne viennent pas de nulle part mais sont construites par les actions individuelles.

Pierre Bourdieu<sup>28</sup> reprend de Marx l'idée que **la société est hiérarchisée en classes sociales**. Néanmoins, contrairement à lui, la source de cette hiérarchisation n'est pas uniquement fondée sur un critère économique. Selon lui, **l'appartenance à une classe sociale est déterminée par les capitaux possédés**. Il distingue :

- **Le capital économique** composé des revenus et du patrimoine.
- **Le capital culturel** qui possède trois formes :
  - Une forme incorporée : l'habitus défini comme une « structure structurée qui fonctionne comme une structure structurante ». Autrement dit, au cours de sa socialisation, en particulier pendant l'enfance, un individu intérieurise des dispositions qui structurent durablement ses comportements.
  - Une forme objectivée : les biens culturels
  - Une forme institutionnalisée : les titres scolaires
- **Le capital social** qui correspond aux relations socialement utiles au sens où elles sont mobilisables par un individu.

En fonction du **stock de capital global** dont dispose un individu mais aussi de la **structure de celui-ci**, et en particulier en termes de capital économique et culturel, Bourdieu délimite 3 classes sociales, elles-mêmes divisées en fractions inférieures ou supérieures :

- **Les classes supérieures** qui disposent d'un capital global élevé et dont les fractions supérieures disposent de plus de capital économique que culturel (ex : patron d'industrie / professeur du supérieur)
- **Les classes moyennes** qui disposent d'un capital global intermédiaire et dont les fractions supérieures disposent de plus de capital économique que culturel (ex : petits commerçants / instituteur)
- **Les classes populaires** qui disposent d'un capital global faible qu'il soit économique ou culturel (ex : ouvrier)

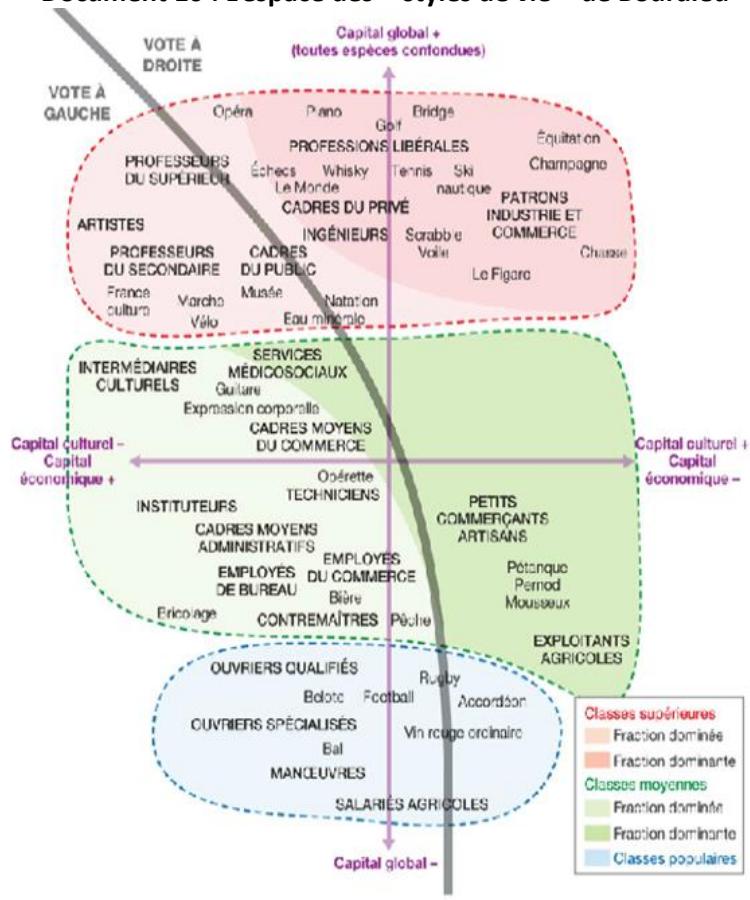
Pour Bourdieu, il existe ainsi des **rapports de domination au sein de nos sociétés** : les classes supérieures dominent les classes populaires. Mais l'habitus est tellement intérieurisé lors de la socialisation, comme une « seconde nature », que **les individus n'ont pas conscience de ces rapports de domination**. C'est ce qui explique selon Bourdieu pourquoi il y a peu de chance que cela se traduise par une lutte des classes.

C'est dans ce cadre que Bourdieu<sup>29</sup> va développer une **sociologie du goût et des pratiques culturelles**. Il soutient que les goûts et les préférences culturelles ne sont pas simplement des choix individuels, mais qu'ils sont profondément ancrés dans les structures sociales. En effet, **l'habitus intérieurisé n'est pas le même selon les classes sociales et il détermine un « style de vie »**. Par exemple, les préférences pour certains types de musique, d'art ou de cuisine peuvent signaler l'appartenance à une classe sociale spécifique. **Le goût est ainsi un outil de distinction sociale** : les classes dominantes imposent leurs goûts comme étant « le bon goût » ce qui leur permet de justifier leur domination.

C'est également dans ce cadre qu'il va analyser l'école. Avec Jean-Claude Passeron, Bourdieu<sup>30</sup> analyse les inégalités de réussite scolaire selon le milieu social comme le fruit de déterminismes sociaux. **L'habitus intérieurisé n'est pas le même selon les classes sociales et celui des enfants de milieux supérieurs est plus favorable à la réussite scolaire que celui des enfants de milieux populaires**. En effet, dans le champ scolaire, les élèves de milieux favorisés ont un habitus de classe qui leur permet de mieux réussir dans le système scolaire que les élèves de milieux populaires. Il souligne effectivement l'adéquation entre le capital culturel des milieux favorisés et les attentes scolaires de sorte que les pratiques qui paraissent « naturelles » aux enfants de milieux favorisés sont celles qui leur permettent de se sentir « comme un poisson dans l'eau » dans le système scolaire. Le champ scolaire, tel qu'il est organisé, contribue donc à la reproduction sociale puisque les enfants de milieux favorisés réussissent mieux dans le système scolaire et accèdent aux positions sociales les plus valorisées ensuite. Bourdieu et Passeron dénoncent alors la naturalisation des aptitudes culturelles : ils parlent d'une « idéologie du don » pour qualifier le discours qui consiste à transformer les différences d'aptitudes culturelles à réussir à l'école en différences naturelles. Cela se traduit par une « violence symbolique »,

c'est-à-dire que les milieux populaires acceptent la domination sociale des classes dominantes dans le champ scolaire du fait que leur réussite scolaire est attribuée à leur « mérite » et leur apparaît donc légitime.

**Document 10 : L'espace des « styles de vie » de Bourdieu**



La sociologie de Bourdieu a fait l'objet de **nombreuses critiques** :

- Pour les partisans de l'individualisme, comme Raymond Boudon que nous allons étudier ensuite, la sociologie de Bourdieu fait des individus de simples « supports » de la structure sociale qu'ils reproduisent. Les acteurs n'existent pas réellement, n'ont aucune liberté et marge de manœuvre.
- D'autres sociologues, comme Bernard Lahire que nous étudierons plus tard, montreront que la notion d'habitus ne permet pas de rendre compte de la pluralité des influences socialisatrices dans nos sociétés modernes.

## 2. La sociologie individualiste de Boudon

**Raymond Boudon s'est fait le principal défenseur de l'approche individualiste en France** : il se réclame de l'individualisme méthodologique en opposition à ce qu'il appelle le « sociologisme » qui renvoie aux démarches holistes. Il définit le sociologisme comme une « perversion de la sociologie, l'individu étant le jouet des structures et des institutions »<sup>31</sup>. Il reproche à ces sociologies de surestimer les contraintes sociales et l'influence exercée par la société sur les comportements des individus, mais aussi l'élaboration de théories globales. Il reprend à son compte une citation de Weber de 1920 : « *La sociologie (...) ne peut procéder que des actions, d'un, de quelques, ou de nombreux individus séparés. C'est pourquoi elle se doit d'adopter des méthodes strictement individualistes* ».

**Le point de départ de Boudon est de considérer qu'il existe un homo-sociologicus** c'est-à-dire que l'action humaine est rationnelle. Néanmoins, l'homo-sociologicus se distingue de l'homo-économisticus : Boudon précise que si l'action humaine est rationnelle c'est parce qu'elle est toujours, pour l'individu, fondées sur de « bonnes raisons »<sup>32</sup>. Ainsi, l'homo-sociologicus, contrairement à son homologue économique, ne réalise pas nécessairement les choix optimaux car il ne dispose pas d'une information parfaite et que ses « bonnes raisons » sont influencées par ses valeurs, son histoire personnelle, ses habitudes, etc.

**Boudon s'intéresse ensuite aux phénomènes sociaux qui, dans son optique, s'interprètent comme la conséquence de l'agrégation des choix et des actions individuelles.** Cependant, ces effets collectifs ne correspondent pas

nécessairement aux intentions des acteurs qui ne les prennent pas en compte dans leurs décisions. Ils apparaissent alors comme des effets non voulus, qui sont aussi, fréquemment, des effets pervers (contraires à ce qui était visé).

**Cette méthode lui permet notamment d'analyser les inégalités scolaires<sup>33</sup> en se distinguant radicalement de Bourdieu.** En particulier, il analysera les inégalités dans la poursuite d'étude selon le milieu social comme le résultat de choix individuels rationnels. Ces choix reposent sur un calcul coûts/avantages. Pour une famille modeste, l'orientation vers les filières techniques courtes est moins risquée que vers les filières générales puisque les études techniques assurent à court terme une insertion professionnelle alors que les filières générales ne sont rentables qu'à long terme, mais la réussite dans ces filières apparaît plus incertaine. En outre, les filières techniques sont de toute façon valorisantes car elles conduisent à un statut socioprofessionnel qui a toutes les chances d'être supérieur à celui de parents appartenant aux catégories sociales modestes. A l'inverse, le raisonnement coût/avantage des familles de milieux favorisés les incitent à choisir davantage les filières générales et longues. L'échec de la démocratisation scolaire s'explique donc pour Boudon par un « effet pervers » lié à l'agrégation de choix rationnels qui orientent les élèves de milieu populaire vers les études courtes et les élèves de milieux favorisés vers les études longues.

La sociologie de Boudon a fait l'objet de **nombreuses critiques**.

- D'abord, on lui reproche l'**absence de cadre historique et l'absence de dynamique sociale** qui empêchent de saisir certaines évolutions.
- Ensuite, il utilise une définition de la rationalité tellement large que le **concept apparaît vide de sens**. Plus problématique même, en introduisant dans les « bonnes raisons » des motifs reliés aux valeurs, aux habitudes, etc. Boudon revient à pointer l'existence de déterminismes sociaux !

### 3. La sociologie contemporaine et le dépassement des clivages

La sociologie a connu ces dernières années un renouvellement pour rendre compte des évolutions à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines. Selon plusieurs travaux, il faudrait **distinguer les sociétés modernes des sociétés contemporaines**. L'origine de cette transformation majeure varie selon les analyses. Une majorité d'entre elles la situent au cœur des années 1960-1970. On peut en retenir quelques-unes :

- La **société post-industrielle** de Daniel Bell<sup>34</sup> ou d'Alain Touraine<sup>35</sup>
- La **seconde modernité ou modernité avancée** d'Anthony Giddens<sup>36</sup>
- La **post-modernité** de Michel Maffesoli<sup>37</sup>

Dans tous les cas, ces analyses décrivent une société contemporaine marquée par un **approfondissement du processus d'individualisation**. En témoignerait, la crise des institutions traditionnelles (famille, école, travail) et la montée des revendications identitaires. Au sein de nos sociétés contemporaines, l'individu revendique le droit à être reconnu dans sa différence et sa singularité. Il ne serait désormais que le produit de lui-même, de ses choix et projets personnels. Autrement dit, les sociétés contemporaines feraient de la réflexivité individuelle leur logique de fonctionnement.

Ces évolutions obligent la sociologie au renouvellement. Par exemple, le sociologue français **Bernard Lahire<sup>38</sup>** a cherché à dépasser l'**opposition entre holisme et individualisme** structurant dans la sociologie française en proposant sa **théorie de l'homme pluriel**. Le sociologue se revendique de Pierre Bourdieu, dont il fut l'élève, mais réforme sa pensée en profondeur pour intégrer les critiques qui lui ont été adressées.

**À mesure que notre société se complexifie, les influences socialisatrices qui forgent les habitus des individus sont de plus en plus multiples et plurielles, donnant naissance à un « habitus pluriel ».** Le principal défaut de la théorie bourdieusienne consiste en ce qu'elle ne permet pas d'expliquer les exceptions et les cas limites de manière satisfaisante. Plus largement, tous les individus ont des goûts qui peuvent sembler contradictoires et des « pratiques dissonantes ». Par exemple, on peut à la fois être ouvrier, écologiste, aimer regarder des matchs de football et se rendre à l'opéra. Les pratiques culturelles dissonantes sont même majoritaires. Néanmoins, Lahire refuse d'abandonner le concept d'habitus et de détermination sociale. Il précise que les individus ont des « habitus pluriels » et qu'ils sont en quelque sorte « multi-déterminés ». Il considère que Bourdieu avait raison d'insister sur le fait que le social apparaît sous une forme incorporée. Au cours de la socialisation, le monde social laisse en chaque individu un ensemble de dispositions à agir. Seulement, nous vivons dans des sociétés « ultra différenciées » qui nous exposent à des socialisations différentes voire contradictoires. Entre la famille (de plus en plus recomposée), les groupes d'amis, les clubs et associations, les médias, les modèles de comportement présentés aux individus se multiplient. Finalement,

Lahire utilise la métaphore du « pli » : si l'individu était une boule de papier, chacun de ses plis représenterait une influence sociale particulière.

**Par ailleurs, Lahire insiste sur le fait qu'à partir de cet habitus pluriel, les individus « bricolent leur identité ».** Au cours de sa vie, une femme par exemple pourra être tour à tour ou simultanément épouse, mère, cliente, amie, directrice, sportive, etc. Or, elle ne va pas se comporter de la même manière en toute circonstance. Par exemple, à l'arrivée du premier enfant, bien des femmes ayant adopté un style de vie moderne et émancipé réendosseront le rôle traditionnel de la femme au foyer. Selon le contexte, les individus activent certaines dispositions et en mettent d'autres en veille. Les comportements individuels restent donc largement imprévisibles. D'ailleurs, l'individu moderne a souvent du mal à se sentir pleinement « lui-même » et le malaise intervient lorsqu'il suspend certaines de ses dispositions pendant trop longtemps ou que ses schémas de comportement entrent en confrontation. Lahire propose d'étudier ces malaises par une analyse sociologique des rêves<sup>39</sup>.

## II. EN QUOI LES METHODES EN SOCIOLOGIE SONT-ELLES PLURIELLES ?

On distingue traditionnellement deux méthodes en sociologie : les méthodes quantitatives (A) et les méthodes qualitatives (B). Néanmoins, ces méthodes sont plus complémentaires qu'à opposer (C).

### A. *Les méthodes quantitatives*

#### 1. L'enquête statistique et ses limites : l'exemple du suicide

**Les enquêtes statistiques ne sont pas récentes.** Elles se développent au XIXe siècle notamment dans le souci de faire face à la « question sociale » posée par le paupérisme ouvrier dans le contexte de l'industrialisation naissante. Elles sont alors le plus souvent commandées et financées par des sociétés savantes. On peut citer par exemple le travail du médecin Louis Villermé<sup>4</sup>, de Le Play<sup>5</sup> et d'Engels<sup>6</sup> précédemment cités.

**Les enquêtes statistiques sont au cœur du projet Durkheimien qui cherche à identifier les grandes lois du social dans une perspective holiste.** On peut l'illustrer avec son étude du suicide<sup>10</sup>. Durkheim utilise « Le compte général de l'administration de la justice criminelle » qui, depuis 1826 environ, répertorie les actes de mort volontaire comme une catégorie à part, dans la mesure où c'est une décision de justice qui les désigne comme tels. En effet, la mort doit être constatée par un médecin qui, lors d'une cause non naturelle de mort est dans l'obligation de prévenir les autorités de police et de justice qui ouvriront une enquête. La détermination de la cause de la mort revient alors à la justice qui mandatera, pour l'établir, des officiers de police, judiciaire, des médecins et des médecins-légistes. C'est à partir de ces données que Durkheim va ensuite mesurer des taux de suicide et établir des régularités statistiques lui permettant d'en faire un « fait social normal ». Dans la terminologie, on distingue généralement la variable dépendante c'est-à-dire celle qui doit être expliquée (ici le taux de suicide) et la variable indépendante qui est à l'origine des variations constatées (par exemple le genre, la religion, etc.).

**Néanmoins, les enquêtes statistiques fournissent des données moins objectives qu'elles n'y paraissent.** On peut reprendre l'exemple du suicide pour l'illustrer. Dominique Merllié<sup>40</sup> montre le rôle essentiel du classement réalisé par les médecins et les policiers qui décident si la mort est naturelle ou non dans la construction des chiffres du suicide. Il montre que cet enregistrement ne va pas de soi et qu'il faut parfois réaliser des investigations qui n'ont pas toujours lieu. Deux critères forment principalement la décision selon Dominique Merllié : d'une part, l'âge du défunt et, d'autre part, son statut social. En effet, plus le sujet est âgé et plus la probabilité d'une mort naturelle augmente, ce qui incite alors à classer l'affaire sans faire de recherche plus avancée, par exemple sans réaliser d'autopsie. De même, le statut social, la notabilité, la religion, sont souvent la source de pression pour que la mort soit considérée comme accidentelle, afin de ne pas nuire à la réputation de la famille. On comprend donc ici que la production de l'information statistique est réalisée dans un contexte social qui la modifie en fonction des comportements. En effet, une information est toujours enregistrée par un individu qui peut avoir des raisons de le faire ou de ne pas le faire. Ainsi, pour le sociologue François Simiand<sup>41</sup>, Emile Durkheim a manqué de recul sur les données statistiques utilisées.

## 2. L'enquête par questionnaire et ses limites : l'exemple des sondages politiques

Depuis le XX<sup>ème</sup> siècle, une part importante des données statistiques utilisées par les sociologues n'est plus issues des statistiques, mais produites par eux-mêmes grâce à des enquêtes par questionnaire ou sondages (qui ne se limitent pas à des sondages d'opinion). Elle consiste à soumettre à des enquêtés un ensemble de questions dont les résultats sont soumis à un traitement statistique.

Cette technique d'enquête repose sur le respect d'une méthodologie rigoureuse :

- **Le choix de l'échantillon (la population interrogée).** L'intérêt de la réalisation de sondages repose sur la possibilité de construire statistiquement une population miniature (un échantillon représentatif) susceptible de fournir des informations sur une vaste population, appelée population mère. La méthode la plus utilisée pour construire cet échantillon représentatif est la méthode des quotas qui consiste à sélectionner une population miniature présentant des caractéristiques rigoureusement identiques à celle de la population mère. Plus cet échantillon est de grande taille et plus les résultats du sondage sont fiables. On considère qu'à partir de 1000 personnes interrogées les résultats sont relativement fiables (à une marge d'erreur près).
- **La conception du questionnaire.** Le questionnaire consiste en une série de questions qui peuvent être ouvertes (sans choix de réponse) ou fermées (propositions de réponses = des modalités). Le choix du type de question détermine la facilité ensuite du traitement statistique (opération de codage). La conception du questionnaire est une étape décisive, notamment si c'est un questionnaire qui va être administré plusieurs fois (panel) : on ne pourra alors pas revenir dessus au risque de fausser les comparaisons.
- **La passation du questionnaire.** Elle peut se faire en face à face ou par téléphone, par correspondance, sur internet. Le choix du mode de passation est déterminant pour les taux de réponse aux questionnaires. En général, le dialogue direct minimise le taux de non réponse. Mais, pour des raisons de coût, la plupart des sondages sont désormais réalisés via internet. Attention, les questions doivent être posées rigoureusement de la même façon à tous les enquêtés et dans le même ordre.
- **L'interprétation des résultats.** Dans un premier temps on cherche à mettre en évidence des corrélations statistiques entre variables. Ensuite, il faut interpréter les corrélations pour faire apparaître les principaux déterminants sociaux.

Les enquêtes par questionnaire fournissent des données qui comportent des biais c'est-à-dire des erreurs dans la collecte des données qui pèsent sur les résultats de l'enquête et peuvent en entacher la portée. On peut citer quelques exemples :

- **Biais lié à la formulation de la question** : la manière dont est formulée la question peut influencer les réponses des enquêtés (par exemple : « faut-il supprimer des postes de fonctionnaires financés par les impôts ? » ou « faut-il supprimer des postes de fonctionnaires qui servent à faire fonctionner les hôpitaux, l'école, etc ? »). Il faut privilégier les questions de fait qui portent sur les pratiques elles-mêmes, détachées du sentiment subjectif des pratiquants. Le questionnaire est pour cela testé auparavant sur quelques enquêtés avant de s'assurer de sa « solidité ». Cela est d'autant plus important que le questionnaire va être mobilisé à répétition.
- **L'effet de halo** : le choix de l'ordre des questions a une influence sur les réponses car les enquêtés évitent de se déjuger au cours de l'enquête et se sentent donc implicitement tenus par les premières réponses fournies.
- **Le biais de désirabilité sociale** : toute enquête se heurte à la possibilité que les enquêtés ne soient pas sincères dans leurs réponses, soit par gène, soit pour se valoriser face à un enquêteur (sur sa profession, sur ce qu'on pense des idées de l'enquêteur).
- **Le biais de non-réponse** : les non-réponses ont tendance à être laissées de côté ce qui engendre un biais de sur-sélection sociale parmi les répondants qui sont généralement ceux des milieux les plus diplômés, des PCS les plus élevées dans la hiérarchie sociale, etc. qui se sentent les plus légitimes pour répondre.
- **La construction d'un « artefact statistique »** : les sondages d'opinion en particulier peuvent conduire à des « artefacts statistiques » selon l'expression de Pierre Bourdieu<sup>42</sup> dans le sens où on additionne des réponses qui n'ont pas nécessairement le même sens pour les répondants, ni la même valeur.

La technique des sondages a été particulièrement popularisée par Paul Lazarsfeld<sup>43</sup>, de l'école de Columbia (Etats-Unis), au travers de sondages réalisés sur des panels c'est-à-dire une même population d'enquêtés à laquelle on a passé le même questionnaire à plusieurs reprises dans le temps. Lors de la campagne électorale américaine de 1940, il applique cette technique qui donne des résultats étonnantes pour l'époque : l'électeur américain se révèle peu intéressé par la politique et prête une attention discrète à la campagne électorale ; les orientations électorales

apparaissent largement prédéterminées par les caractéristiques sociales des individus ; un indice de prédisposition politique (IPP) combinant le statut social, la religion et le lieu de résidence, permet de prédire les choix politiques avec beaucoup de précision. Les auteurs en tirent un modèle explicatif du vote, résumé par l'adage « un individu pense politiquement comme il est socialement » (« *a person thinks, politically, as he is, socially. Social characteristics determine political preference* »). De nombreux travaux de sociologie électorale, en France par exemple, fondés sur cette méthode sont venus confirmer l'existence de variables lourdes du vote : la religion, le niveau de diplôme, le niveau de patrimoine, le genre, le lieu de résidence, etc.). Les sondages concernant le vote illustrent bien les limites de cette technique : par exemple, le vote « front national » a été pendant longtemps sous-déclaré ce que l'on peut relier au biais de désirabilité sociale.

## B. Les méthodes qualitatives et leurs limites

### 1. L'entretien et ses limites : l'exemple de la haute bourgeoisie

L'**entretien, en tant que mode d'enquête principal, est un instrument idéal pour produire des « récits », des « histoires » qui mêlent des faits précis, des anecdotes et les jugements, les sentiments associés à ces événements.** Au cœur de l'entretien, on retrouve donc à la fois une description fine de pratiques, de moments, et le point de vue des acteurs sur ceux-ci. Ainsi, les entretiens sont particulièrement utilisés en sociologie compréhensive pour cerner le monde, tel qu'il est perçu subjectivement par un individu, pour qu'il dévoile ses pensées, ce qui est naturellement inaccessible pour les techniques quantitatives.

**Contrairement à ce que l'on peut imaginer de l'extérieur, l'entretien repose également sur une méthodologie rigoureuse :**

- **La construction du guide d'entretien.** L'outil central pour l'enquêteur, le guide d'entretien, consiste en une série de thèmes à aborder dans la discussion avec la personne enquêtée. Le choix des thèmes renvoie autant au sujet de l'enquête qu'à la question théorique que l'on se pose. Les thèmes peuvent être justes nommés (la formulation est alors laissée à la charge de l'enquêteur au moment de l'entretien) ou bien au contraire explicitement formulés sous forme de questions dans le guide. On dit que l'entretien est plus ou moins directif.
- **La conduite de l'entretien.** A la différence du questionnaire auquel l'enquêteur doit se conformer, le guide d'entretien est une aide à utiliser de façon très souple. Le déroulement de l'entretien est en effet soumis davantage au rythme et à l'orientation impulsés par l'enquêté qu'à l'ordre choisi par l'enquêteur. Tous les thèmes prévus doivent être abordés mais l'enquêté peut en ajouter d'autres rendus nécessaires étant donné le discours de la personne. L'enquêteur doit être à l'écoute, et surtout favoriser une expression développée de l'enquêté. Il doit relancer sans relâche, en utilisant soit les relances par répétition, les relances par opposition. Les relances sont des questions ou des interventions qui visent à faire préciser un thème, un récit. Elles sont souvent formulées et posées de façon improvisées pendant l'entretien mais certaines peuvent être aussi prévues dans le guide même. Les relances par répétition consistent à reprendre une expression de l'enquêté, un fait, pour lui demander de l'éclaircir, ou de le développer. Les expressions « typiques » ou « indigènes » qui dévoilent la façon dont l'enquêté voit sa pratique, le monde qui l'entoure, sont centrales dans l'enquête par entretien. Evidentes pour l'enquêté, l'enquêteur doit essayer de lui faire expliciter ces expressions et pour cela utiliser la relance par répétition comme dans l'extrait suivant d'une enquête par entretien portant sur la lecture des étudiants : « - Ce livre-là, je suis vraiment rentré dedans. /- Comment ça, t'es rentré dedans ? ». Les relances par opposition consistent à rapprocher plusieurs faits, plusieurs affirmations qui ne semblent pas coïncider : « T'es rentré dedans mais tout à l'heure tu m'as dit que tu n'aimais pas vraiment lire. » L'enquêteur invite l'enquêté à s'expliquer, à clarifier des déclarations, à expliciter sa logique qui peut être lisible. L'usage abusif de cet outil peut cependant mettre mal à l'aise : l'enquêté peut avoir l'impression de se faire « coincer » par l'enquêteur. Là encore le ton « naïf » peut servir : il invite à préciser ce que l'enquêteur n'arrive pas à saisir.
- **L'analyse de l'entretien.** Cela passe par la retranscription de l'entretien, la comparaison entre les différents entretiens et éventuellement le rapprochement des répondants qui ont des déclarations proches en proposant une typologie.

La principale critique envers l'entretien réside dans la portée des travaux qui en sont issus : **la généralisation des résultats est difficile.** Outre cela, l'entretien a trois principales limites :

- **La fiabilité de l'information recueillie.** Plusieurs raisons à cela : les enquêtés peuvent mentir ; ils peuvent aussi avoir oublié tout ou partie des évènements sur lesquels ils sont interrogés ; Quand ces évènements sont fréquemment relatés, ils sont aussi reconstruits par la mémoire populaire ou familiale.
- « **L'illusion biographique** », problème mis en avant par Pierre Bourdieu<sup>44</sup> : l'entretien repose sur l'idée que les enquêtés avaient conscience des faits au moment où ils ont eu lieu et conscience de la place qu'ils occupaient et du rôle qu'ils tenaient. Rien n'indique en effet que les individus sont capables de détenir, quel que soit le moment, la vérité objective sur leur comportement. Finalement, le sociologue ne récolte alors que des discours fictifs tenus par tous pour justement occulter la réalité, plus particulièrement les relations de domination qui sont l'objet du travail de Bourdieu.
- **La relation enquêteur-enquêté qui est une relation sociale comme une autre.** Le capital culturel des enquêtés devient alors essentiel ; il détermine la légitimité à répondre aux questions ressenties par chacun. Une autocensure peut exister chez les moins bien dotés en capitaux, en même temps qu'une volonté de dire à l'enquêteur ce qu'il veut entendre. A l'inverse, l'enquêteur peut être placé en situation d'infériorité sociale par l'enquêté.

On peut illustrer cette technique et ses difficultés au travers des **travaux réalisés sur la haute bourgeoisie par les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot**<sup>45</sup>. Ils précisent la difficulté d'entrer sur le terrain d'enquête : cela suppose d'être coopté, d'avoir une recommandation, pour pouvoir rencontrer des membres de la haute bourgeoisie qui cultivent la discréetion. Par ailleurs, le sociologue est dans une situation d'infériorité sociale à tous points de vue (économique, culturel, social) ce qui favorise une inversion de la relation enquêteur-enquêté, ce dernier cherchant à mener l'entretien.

## 2. L'observation et ses limites : l'exemple des interactionnistes

**L'observation est un terme assez transparent : il consiste pour un sociologue à observer.** C'est une méthodologie qui a été particulièrement adoptée par les sociologues interactionnistes de Chicago, en opposition au quantitativisme de Columbia.

L'observation repose sur un certain nombre de méthodes :

- **Le choix du terrain d'enquête.** Pour observer le sociologue doit déterminer son terrain d'observation c'est-à-dire l'aire géographique (une classe, un parc, un quartier, etc.) et/ou sociale (une population) qu'il va observer.
- **La constitution de la grille d'observation.** Tout ne peut être écrit dans les moindres détails. Il faut sélectionner les éléments qui nous semblent pertinents par rapport à ce que l'on recherche. La grille d'observation est un document qui contient une série d'items en lien avec l'objet auxquels l'observateur doit prêter son attention sur tel ou tel fait non prévu. L'observation est parfois étroitement codifiée pour construire des séries de données relativement standardisées objectivant les comportements, comptant les objets, les occurrences de pratiques, comme dans les questionnaires. Le plus fréquemment, les grilles d'observation sont nettement moins explicitées que cela. Certains donnent des conseils généraux en fonction de l'objet sociologique que l'on s'est donné. L'observation peut aussi porter sur la parole, les termes employés, etc.
- **L'entrée sur le terrain d'observation.** On distingue 3 grandes modalités :
  - L'observation incognito : les enquêtés ne savent pas que l'enquêteur est un sociologue et les observent. Cela peut reposer sur la complicité d'alliés.
  - L'observation à découvert : les enquêtés savent que l'enquêteur est un sociologue et les observent. Pour que cela fonctionne, il faut alors une longue présence de l'enquêteur pour qu'en quelque sorte les enquêtés, familiarisés à sa présence, l'oublient.
  - L'observation participante : il s'agit pour le sociologue de s'installer, de partager la vie de la population qu'on étudie.

Outre la **difficulté à généraliser les résultats**, il existe également des limites spécifiques à l'observation :

- **Les conditions de l'observation** : se faire accepter peut être difficile, mais outre cela se faire oublier peut l'être encore plus dans la mesure où la présence de l'enquêteur peut changer la nature des interactions. Une immersion longue est alors nécessaire pour saisir la réalité des interactions.
- **La retranscription de l'observation.** La prise de note est difficile : même en disposant d'une grille précise, le sociologue peut ne pas savoir quoi retenir, débordé par trop de détails. Surtout, il est difficile de savoir comment noter, car les termes que l'on utilise sont souvent connotés, reflétant la vision personnelle de l'enquêteur sur les faits observés. Les descriptions comportent des faits bruts, mais aussi des ajouts interprétatifs sur le

comportement des individus en présence. L'équilibre entre analyse et description brute (des faits sans interprétation), délicat à réaliser, doit toujours faire l'objet d'une évaluation réflexive, au cours de la relecture quotidienne des notes.

On peut illustrer la démarche de l'observation au travers de l'exemple des **travaux des interactionnistes** qui se sont beaucoup appuyés sur cette méthode.

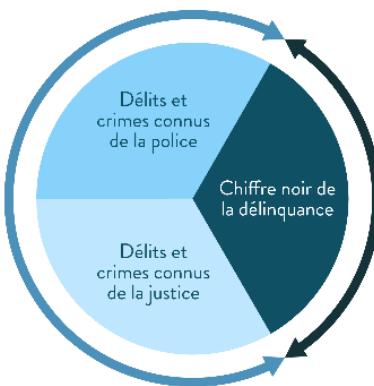
- On peut citer comme exemple l'enquête **d'Erving Goffman<sup>46</sup>** dans un **hôpital psychiatrique**. Il assiste alors un directeur d'hôpital en occupant un poste fictif ce qui lui permet d'observer de l'intérieur les malades et de dépasser le point de vue exclusif des soignants sur les malades psychiatriques. Cette méthode d'observation incognito est particulièrement utilisé lorsqu'il est difficile d'entrer sur un terrain.
- On peut également citer comme autre exemple **Howard Becker<sup>47</sup>** qui après avoir vécu avec des musiciens de jazz et des **fumeurs de marijuana** a théorisé la « carrière déviant ». Il s'agit là d'une observation participante.

### C. La complémentarité des méthodes

#### 1. La complémentarité des dispositifs quantitatifs : l'exemple des chiffres de la délinquance

**Plusieurs dispositifs quantitatifs peuvent être mobilisés en même temps.** Par exemple, l'étude de la criminalité mobilise des enquêtes statistiques mais aussi des enquêtes par questionnaire. En effet, les statistiques judiciaires et policières donnent un bon aperçu de la criminalité officielle. Néanmoins, pour diverses raisons, toutes les victimes ne portent pas plainte et toutes les infractions ne donnent pas lieu à un acte officiel. Une partie de la criminalité réelle est donc invisibilisée par ces données statistiques : c'est le « **chiffre noir de la délinquance** ». Pour s'approcher davantage de la criminalité réelle, les sociologues utilisent donc des enquêtes de victimisation qui correspondent à des enquêtes par questionnaire.

**Document 11 : Le chiffre noir de la délinquance**



#### 2. La complémentarité des dispositifs qualitatifs : l'exemple des étudiants en classe préparatoire

**De la même façon, plusieurs dispositifs qualitatifs peuvent être mobilisés en même temps.** Par exemple, pour étudier les classes préparatoires, Muriel Darmon<sup>48</sup> a adopté le dispositif de recherche suivant : « à partir des premiers jours de la rentrée de quatre classes de première année (deux classes scientifiques, deux classes économiques) jusqu'aux résultats des concours de ces mêmes élèves en fin de deuxième année, une centaine d'entretiens (94) ont été réalisé avec les mêmes élèves à différents moments de ces deux années, ainsi qu'avec des enseignants et des personnels administratifs du Lycée. Ces entretiens ont été inscrits dans le cadre d'une présence longue au Lycée et articulés à des séquences d'observation, non participante et à découvert (une centaine d'heures) en classe, en collé, dans les conseils de classe ou réunions diverses et moments forts, formels ou informels, de l'année. » En articulant les deux, la sociologue a pu éclairer le sens de situations observées en classe au cours d'entretiens.

### 3. La complémentarité des méthodes quantitatives et qualitatives : l'exemple des « cathos »

**Le plus souvent, les méthodes qualitatives précèdent les méthodes quantitatives** : le sociologue mène des entretiens dits « exploratoires » afin de construire ensuite un questionnaire, en étant sûr de ne rien oublier d'important. C'est ce que fait Yves Raison du Cleuziou<sup>49</sup> pour étudier les catholiques : il part de 180 entretiens pour savoir quelles formes prennent les engagements forts chez les catholiques les plus pratiquants. Même si ces personnes sont très engagées, on note néanmoins une diversité de pratiques : aller à la messe, faire une retraite, militer dans une association caritative. Cela permet à l'auteur de proposer une première typologie, purement qualitative :

- « observants » = culte + dévotion (liturgie de la messe);
- « conciliaires » = culte + altruisme (messe mais aussi accueil en paroisse);
- « inspirés » = inspiration + dévotion (retraites et pèlerinages);
- « émancipés » = inspiration + altruisme (militantisme caritatif).

Dans un second temps, il bâtit un questionnaire et traite les réponses de plus de 1 000 personnes avec Philippe Cibois (étude publiée dans le journal La Croix, en février 2017). L'idée est de mesurer les poids respectifs des types identifiés qualitativement, mais aussi d'appréhender des engagements moins intensifs. Le résultat quantitatif est important. Les quatre types d'engagement fort sont pesés : « observants » (7%), « conciliaires » (14%), « inspirés » (4%), « émancipés » (4%). Mais deux types d'engagement moins intensifs s'avèrent les plus lourds : « festifs culturels » (45%) et « saisonniers fraternels » (26%). Les premiers viennent juste pour des baptêmes, des mariages, des obsèques. Les seconds viennent juste aux grandes dates : Noël, les Rameaux. Ces 100% représentent environ 35 millions de personnes en France. Cela signifie que ceux qui gardent un lien épisodique sont 25 millions, alors que ceux qui « vont à la messe » (culte) sont environ 3 millions, si l'on resserre le filtre sur ceux qui y vont tous les dimanches. Concrètement, les « observants » sont plus « Manif pour tous » ou votent républicain, alors que les quelques « émancipés » ou les nombreux « saisonniers fraternels » sont autant « Charlie » que pour l'accueil des migrants. Mais ce sont les « observants » et les « conciliaires » que l'on rencontre le plus dans les églises. Ce sont eux qui constituent le plus l'Église, au quotidien, en France. Leurs convictions, y compris politiques ou sociétales, y ont donc du poids.

**Il ne faut pas omettre cependant la démarche inverse : le quantitatif précède le qualitatif.** Cela consiste à exploiter des questionnaires ou des statistiques. Ensuite seulement les résultats donnent l'idée de creuser un phénomène partiel plus précis qui reste énigmatique, en menant des entretiens ou des observations. L'étude des inégalités domestiques genrées au sein du couple s'y prête particulièrement.

## III. A QUOI SERT LA SOCIOLOGIE ?

Le questionnement sur l'utilité de la sociologie n'est pas nouveau alors même que ses fondateurs revendiquaient comme ambition de fonder une science (A). Pour autant, la sociologie apparaît bien comme une discipline particulière qui peut donc avoir, à ce titre, d'autres missions (B).

### A. *La sociologie est une science*

#### 1. La sociologie produit des connaissances scientifiques

Comme toute discipline scientifique, la sociologie a comme finalité générale l'amélioration des connaissances et l'accumulation de savoirs sur les sociétés et les individus : **la sociologie a donc une visée cognitive**. Se conformant à l'idéal du savant qui ne travaille que pour la « beauté de la science » et « l'amour de la connaissance », mus par le seul désir d'en savoir plus et de mieux comprendre l'univers qui l'entoure, la plupart des sociologues ne cherchent pas nécessairement à être immédiatement utiles, rentables ou efficaces : ils souhaitent mieux comprendre les phénomènes sociaux à l'aide d'une démarche scientifique et publient des articles dans des revues académiques essentiellement destinées aux « pairs », c'est-à-dire aux autres savants et intellectuels. De ce point de vue, **la connaissance sociologique vaut pour elle-même** : un savoir n'a pas besoin d'être applicable ou pratique ; un savoir scientifique vaut en lui-même, indépendamment de ce qu'il permet (ou pas) de construire, de fabriquer ou de faire. Dans ce cadre, le sociologue « ne se préoccupe pas de savoir si les vérités qu'il découvre sont agréables ou déconcertantes, s'il est bon que les rapports qu'il établit restent ce qu'ils sont, ou s'ils vaudraient mieux qu'ils fussent autrement. Son rôle est d'exprimer le réel, non de le juger »<sup>50</sup>.

Pour autant, comme le rappelle Bernard Lahire<sup>51</sup> les sociologues sont dans une situation singulière dans la mesure où ils portent leur attention sur leur propre société et sur les faits qui sont contemporains ou qui ont des répercussions sur le monde contemporain et où leurs résultats sont très souvent lisibles par les « objets » même de leurs recherches. C'est pourquoi la sociologie est souvent forcée de passer autant de temps à expliquer et à justifier sa démarche et son existence qu'à livrer les résultats de ses analyses. Cette situation est donc particulièrement inconfortable car non seulement il est épuisant d'avoir sans arrêt à répondre à la question « à quoi ça sert ? » mais le plus gênant réside sans doute dans le fait que la réponse « ça ne sert à rien » est souvent déjà dans l'esprit de celui qui pose la question. C'est pour cela que tout chercheur qui prétend faire œuvre scientifique et, par conséquent, défendre son indépendance d'esprit contre toute imposition extérieure à la logique de son métier, est amené un jour ou l'autre à défendre sa **liberté à l'égard de toute espèce de demande sociale** (politique, économique...).

## 2. Le caractère scientifique de la sociologie reste contesté

Comme pour l'économie, c'est au regard des sciences de la nature, comme la physique, que le caractère scientifique de la sociologie est contesté à plusieurs niveaux :

- La sociologie ne peut pas produire des lois universelles permettant de réaliser des prédictions. Par exemple, sur l'école, l'origine sociale n'est pas prédictive de la réussite scolaire.
- La sociologie ne peut mener des expériences contrôlées comme en laboratoire. Par exemple, sur l'école, il est difficile d'imaginer de séparer l'un des deux enfants d'une famille pour « tester » les effets du milieu social sur la réussite scolaire.
- La sociologie ne produit pas de consensus et de cumulativité. De même sur l'école, s'opposent notamment les théories bourdieusiennes et boudonnienes.

Mais, de la même façon, le caractère scientifique de la sociologie ne peut être complètement rejeté : la sociologie est une science humaine au sens où sa démarche est scientifique.

- Le sociologue construit des théories à partir de modèles fondés sur des hypothèses et des concepts rigoureusement définis.
- Le sociologue produit des lois conditionnelles, c'est-à-dire qui ne sont pas universelles mais valables sous certaines conditions, dans un contexte donné.
- Le sociologue cherche à tester la validité empirique de ses théories le plus rigoureusement possible.

### B. Les autres missions de la sociologie

#### 1. La sociologie « engagée » dans l'analyse critique du social

Ayant comme objet de recherche les sociétés qui sont toujours traversées de tensions, de processus de différenciation, de mécanismes d'exclusion, la sociologie produit des connaissances qui peuvent servir à dévoiler les injustices, des discriminations, des rapports de domination, les inégalités, des mécanismes d'exclusion ou de distinction. D'ailleurs, Emile Durkheim estime que les recherches des sociologues ne mériteraient « par une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif »<sup>13</sup>.

Les sociologues mobilisent leurs compétences pour identifier ces situations car les choses sont souvent inacceptables en l'état. Par conséquent, la sociologie peut contribuer à la critique des sociétés et de l'ordre établi. En opérant ce dévoilement, les sociologues espèrent changer l'ordre des choses et fournir aux individus les moyens d'être plus lucides sur la société qui les entoure : en cela, la sociologie peut participer à l'émancipation des individus en leur fournissant des « armes » pour contester l'ordre en vigueur. Ainsi, l'identification des mécanismes de reproduction sociale peut permettre aux individus de prendre conscience des rouages dans lesquels ils sont pris et de tenter d'agir pour changer les choses. C'est notamment la posture adoptée par Pierre Bourdieu<sup>52</sup>.

Les dévoilements des malaises sociaux (injustices, inégalités, dominations) peuvent conduire à une prise de conscience et susciter l'indignation : ils peuvent ainsi encourager à l'action afin de réduire ces malaises. Pour cette raison, la posture du sociologue peut aller de pair avec un engagement politique, syndical ou humanitaire et, plus généralement, avec tout autre forme d'engagement ou de démarche citoyenne. Cet engagement n'est pas incompatible avec le respect des principes déontologiques, méthodologiques ou scientifiques de la recherche sociologique. L'engagement peut orienter les questions que le sociologue se pose, lui suggérer des terrains et des

problématiques, l'inciter à choisir tel questionnement plutôt que tel autre mais il n'y a pas de raison pour cela lui fasse oublier les exigences de sa discipline scientifique, sa vigilance conceptuelle, son exigence méthodologique et sa rigueur empirique. De fait, de nombreux travaux de « sociologie engagée » constituent des avancées indiscutables et significatives dans la connaissance. Et si la sociologie engagée est parfois attaquée ou mise en cause, c'est parce qu'elle se veut dérangeante en dévoilant des choses cachées et parfois refoulées<sup>53</sup>.

## 2. La sociologie comme outil d'intervention sur le social

L'implication des sociologues dans le social et les actions de transformations du social peut prendre une autre forme, lorsqu'ils interviennent directement de manière très concrète auprès des individus, avec les individus. **Les « sociologues-intervenants » ne se contentent pas de critiquer, de dénoncer : ils estiment être en mesure d'agir directement de manière opérationnelle.** Cette posture a notamment été défendue par Alain Touraine.

Les sociologues-intervenants se perçoivent comme des acteurs sociaux à part entière, mais dotés de compétences et de connaissances qui les aident à agir en profondeur pour changer les choses. Les sociologues ne doivent pas simplement écouter les acteurs et décrire puis analyser les situations : **ils doivent contribuer directement et volontairement à améliorer les capacités d'analyse et de réflexion de ces acteurs.** Les sociologues ne sont pas positionnés à côté, en dehors ou au-dessus des acteurs : ils sont parmi eux et agissent avec eux, en étant simplement mieux informés et éclairés sur la situation. Leurs moyens d'action sont le soutien aux mouvements sociaux et à la formation des « acteurs sociaux ».

« L'intervention sociologique est une procédure analytique dans laquelle se croisent les discours des acteurs et les analyses des chercheurs. Elle n'est pas une photographie des opinions mais un espace artificiel dont l'objectif est de renforcer chez les acteurs les capacités d'analyse et de réflexion »<sup>54</sup>. Dans cette perspective, les sociologues ne se bornent pas analyser les faits de société, à les décrire et à les « décortiquer » : à la différence de la posture engagée qui peut parfois paraître comme seulement dénonciatrice, cette attitude traduit la conviction qu'il est possible **d'agir auprès des individus, et avec les individus eux-mêmes.** Cette approche sociologique a notamment été utilisée pour étudier les mouvements étudiants, anti-nucléaires et ouvriers ou encore les « galères » des jeunes des quartiers défavorisés. L'engagement politique de Pierre Bourdieu à la fin de sa carrière a pu justifier cette vision de la sociologie comme « un sport de combat »<sup>55</sup>.

## 3. La sociologie productrice de conseils et d'expertises

Il n'est pas rare que les sociologues soient sollicités pour expertiser une situation sociale, dans une entreprise, dans un quartier, dans un collectif... Dans ce cas, **les sociologues sont en position d'experts, voire de conseillers : ils mettent leurs compétences au service de la « demande sociale » ou d'un « client »,** ils mènent des recherches en fonction des commandes ou des sollicitations des organismes publics (ministères, collectivités territoriales, mairies, agences gouvernementales...) ou privés (groupes industriels ou commerciaux, entreprises, associations, ONG...). Les sociologues ne sont pas maîtres des questions qui leur sont posées mais ils doivent en revanche défendre leurs manières de répondre, de faire, préserver leur exigence professionnelle et leur éthique de chercheur. Ils peuvent également être amenés à reformuler la question qui leur est posée, de manière à la rendre compatible avec la démarche sociologique et ses exigences propres.

Cette posture d'expertise ou de conseil ne remet pas en cause la qualité et l'intérêt des travaux sociologiques, tant que les sociologues gardent leur liberté de chercheur, leur capacité à reformuler les questions qu'on leur pose, la possibilité de conduire leurs investigations comme ils l'entendent. **Ils leur revient d'être vigilants sur ces différents enjeux,** tant les pressions peuvent être fortes pour respecter un cahier des charges ou se soumettre à des contraintes trahissant l'idéal scientifique d'autonomie dans le jugement et de liberté de recherche. Par exemple, un sociologue sollicité pour travailler sur l'acceptabilité sociale de tel ou tel projet urbain ou industriel, devra être tout particulièrement vigilant sur le rôle que le financeur peut l'amener à jouer pour, justement, faire accepter à la population un projet contestable (par exemple, l'enfouissement de déchets nucléaires...).

Pour autant, **cette interdépendance pose question notamment car la recherche sociologique est de plus en plus guidée par les financeurs et notamment l'Etat.** Dans cette conception, la sociologie offrirait alors des instruments pour éclairer certains choix politiques et des arguments pour les légitimer. Elle serait alors au service de l'ordre social établi.

## REFERENCES

- 
- <sup>1</sup> François Dubet in D. Mercure, *Une société-monde ? Les dynamiques sociales de la mondialisation* (2001)
- <sup>2</sup> Auguste Comte, *Cours de philosophie positive* (1830-1842)
- <sup>3</sup> Alexis C. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835 et 1840)
- <sup>4</sup> Louis-René Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (1840)
- <sup>5</sup> Frédéric Le Play, *Les ouvriers européens* (1855)
- <sup>6</sup> Friedrich Engels, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845)
- <sup>7</sup> Karl Marx, *le Capital* (1867)
- <sup>8</sup> Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (1895)
- <sup>9</sup> Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique* (1938)
- <sup>10</sup> Emile Durkheim, *Le Suicide* (1897)
- <sup>11</sup> Louis Dumont, *Homo aequalis* (1977)
- <sup>12</sup> Ferdinand Tönnies, *Communauté et société* (1887)
- <sup>13</sup> Emile Durkheim, *De la division du travail social* (1893)
- <sup>14</sup> Carl Menger, *Recherches sur la méthode des sciences sociales* (1883)
- <sup>15</sup> Wilhelm Dilthey, *Introduction aux sciences de l'esprit* (1883)
- <sup>16</sup> Max Weber, *Economie et société* (1922)
- <sup>17</sup> Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905)
- <sup>18</sup> William I. Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais* (1918)
- <sup>19</sup> Howard Becker, *Outsiders* (1963)
- <sup>20</sup> Erving Goffman, *Stigmate* (1975)
- <sup>21</sup> Ralph Linton et Abraham Kardiner, *L'individu dans sa société* (1939)
- <sup>22</sup> Ruth Benedict, *Echantillon de civilisation* (1934)
- <sup>23</sup> Margaret Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie* (1928 et 1935)
- <sup>24</sup> Talcott Parsons, *Le système social* (1951)
- <sup>25</sup> Talcott Parsons et Robert F. Bales, *Family, Socialization and Interaction Process* (1955)
- <sup>26</sup> Wright Mills, *L'imagination sociologique* (1959)
- <sup>27</sup> Robert K. Merton, *Éléments de théorie et méthode sociologique* (1953)
- <sup>28</sup> Pierre Bourdieu, « Espace social et genèse des classes », *Acte de la recherche en sciences sociales* (1984)
- <sup>29</sup> Pierre Bourdieu, *La distinction* (1979)
- <sup>30</sup> Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers* (1964) / *La reproduction* (1970)
- <sup>31</sup> Raymond Boudon, *La logique du social* (1983)
- <sup>32</sup> Raymond Boudon, *Théorie générale de la rationalité* (2007)
- <sup>33</sup> Raymond Boudon, *L'inégalité des chances* (1973)
- <sup>34</sup> Daniel Bell, *Vers la société post-industrielle* (1976)
- <sup>35</sup> Alain Touraine, *La société post-industrielle* (1969)
- <sup>36</sup> Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité* (1994)
- <sup>37</sup> Michel Maffesoli et Brice Perrier, *L'homme post-moderne* (2012)
- <sup>38</sup> Bernard Lahire, *L'homme pluriel* (1998)
- <sup>39</sup> Bernard Lahire, *L'interprétation sociologique des rêves* (2021)
- <sup>40</sup> Dominique Merllié, « Suicides : modes d'enregistrement » in Jean-Louis Besson, *La cité des chiffres* (2012)
- <sup>41</sup> François Simiand, « Compte-rendu du Suicide » *Revue de métaphysique et de morale* (1898)
- <sup>42</sup> Pierre Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas » in *Questions de sociologie* (1980)
- <sup>43</sup> Paul Lazarsfeld, *The People's Choice* (1944)
- <sup>44</sup> Pierre Bourdieu, *Le métier de sociologue* (1982)
- <sup>45</sup> Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie* (2007)
- <sup>46</sup> Erving Goffman, *Asiles* (1961)
- <sup>47</sup> Howard Becker, *Outsiders* (1963)
- <sup>48</sup> Murielle Darmon, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante* (2013)
- <sup>49</sup> Yves Raison du Cleuziou, *Qui sont les cathos aujourd'hui ?* (2014)
- <sup>50</sup> Emile Durkheim, *Education et sociologie* (1922)
- <sup>51</sup> Bernard Lahire, *A quoi sert la sociologie ?* (2004)
- <sup>52</sup> Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction* (1970)
- <sup>53</sup> Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique* (1980)
- <sup>54</sup> François Dubet, *La Galère : jeunes en survie* (1987)
- <sup>55</sup> Pierre Carles, *La sociologie est un sport de combat* (2001)